

Fiche 10 - Retraite vers une conversion écologique

Le « coup de pouce » du Pape François

« S'il est vrai que « *les déserts extérieurs se multiplient dans notre monde, parce que les déserts intérieurs sont devenus très grands* », la crise écologique est un appel à une profonde conversion intérieure. Mais nous devons aussi reconnaître que certains chrétiens, engagés et qui prient, ont l'habitude de se moquer des préoccupations pour l'environnement, avec l'excuse du réalisme et du pragmatisme. D'autres sont passifs, ils ne se décident pas à changer leurs habitudes et ils deviennent incohérents. Ils ont donc besoin d'une *conversion écologique*, qui implique de laisser jaillir toutes les conséquences de leur rencontre avec Jésus-Christ sur les relations avec le monde qui les entoure. Vivre la vocation de protecteurs de l'œuvre de Dieu est une part essentielle d'une existence vertueuse ; cela n'est pas quelque chose d'optionnel ni un aspect secondaire dans l'expérience chrétienne. » (Laudato Si' §217)

Défis pour notre mission aujourd'hui

« Le soin que nous prenons de l'environnement affecte la qualité de nos relations avec Dieu, avec les autres et avec la création elle-même. Il touche le cœur de notre foi en Dieu et de notre amour pour Dieu « de qui nous venons et vers qui nous allons ». Notre souci de l'environnement peut s'inspirer de ce qu'Ignace enseigne sur le bon usage de toutes les créatures et sur la présence active de Dieu en elles. (35^{ème} Congrégation Générale, décret 3, §32)

Un guide pour une retraite de 8 jours

Pour répondre concrètement à cet appel à la conversion, nous proposons un guide de retraite de 8 jours dans l'esprit des exercices spirituels, avec, pour chaque jour, bien sûr, des suggestions de textes pour la méditation (principalement bibliques), mais surtout des extraits de l'encyclique Laudato Si, et aussi quelques autres lectures en complément, le tout organisé en 2 livrets ([livret guide retraite + textes](#), et [livret extraits Laudato Si'](#)).

Ce guide est habité par un double mouvement : Une plus grande fraternité avec la nature peut nous conduire à l'accueil d'un plus grand amour des autres et de Dieu. Et réciproquement, entrer dans l'intelligence du plan de Dieu, peut nous conduire à désirer plus profondément prendre soin de Sa création.

Pour faire cette retraite, nous vous conseillons de choisir un endroit proche de la nature (forêt, campagne, montagne...) et d'emporter la Bible et l'encyclique Laudato Si' (Edition commentée Lessius-CERAS). Enfin nous serons heureux d'avoir votre retour ainsi que vos suggestions d'amélioration.

Eric Charmetant – eric.charmetant@jesuites.com

Jérôme Gué - jerome.gue@jesuites.com

Juin 2017



Premier jour : Entrer dans l'émerveillement pour nous approcher de Dieu

Grâce à demander : ouvrir notre cœur à l'émerveillement devant la création

Cette première journée est l'occasion de lâcher la bride, de quitter mon rythme habituel de vie pour me rendre disponible à l'accueil du don de Dieu. Un des moyens est de prendre le temps gratuit de contempler la nature : les paysages, les plantes, les animaux, etc. C'est le moment de me promener, de déployer tous mes sens les uns après les autres : écouter le chant de l'eau, des oiseaux et des grillons, sentir les parfums de l'herbe foulée, de l'humus et des fleurs, voir les couleurs et les lumières, toucher les arbres, sentir le vent sur le visage,... Etre profondément présent à ce qui m'environne, et si possible m'en émerveiller, c'est le premier pas de la prière. Cette démarche pourra être continuée les autres jours.

C'est le moment aussi de laisser remonter le désir qui m'habite, dans ma relation à moi-même, aux autres, à Dieu et à la nature

Textes pour la méditation :

Psaume 8 : Heureux est l'homme

Psaume 104 : les splendeurs de la création

Evangile de Jean 1, 35-39 : « Venez, et vous verrez »

Autres textes :

Laudato Si' : §225 à 226

« Les yeux de la Terre », Yann Arthus Bertrand (Récit de Terre 2014)

Deuxième jour : Se recevoir de Dieu avec les créatures

Grâce à demander : accueillir notre origine commune avec les créatures et entrer dans la fraternité avec elles

Nous sommes plus ou moins formatés par une vision utilitariste de la nature au service de nos besoins. Il est bon de chercher à retrouver une juste place au milieu des créatures qu'elles soient vivantes ou même inanimées, en remontant à l'acte créateur de Dieu qui a d'abord voulu chaque créature pour elle-même.

Textes pour la méditation :

Genèse 1, 1-25

Cantique des créatures de François d'Assise (*nous sommes appelés à la louange avec les créatures*)

Psaume 103 ou AT 41

Autres textes :

Laudato Si' : §10 à 12 et §76 à 77

« Hymne à la Matière », Teilhard de Chardin : *Nous sommes faits de la même matière*

« Penser comme une montagne », Aldo Leopold, *Almanach d'un comté des sables*, p. 168-173 : *Comment la montagne vit son rapport au monde et cela décentre...*

Troisième jour : Le projet de Dieu sur l'homme, au cœur de la création

Grâce à demander : entendre l'appel spécifique adressé par Dieu à l'être humain

Ce qui est confié à l'homme c'est de participer au soin et à la réussite de la création. Cet appel est à ré-entendre dans le contexte d'aujourd'hui où l'homme a déjà rempli la terre.

Textes pour la méditation :

Genèse, 1, 26 – 2,4

Isaïe 43, 1-5

« Principe et Fondement », Ignace de Loyola, *Exercices Spirituels*, §23

Autres textes :

Laudato Si' : §65 à 69

Quatrième jour : La défiguration de la création par les hommes

Grâce à demander : connaître le péché des hommes envers la création, au détriment des générations actuelles et futures

Comment se fait-il que l'homme en soit arrivé à un tel niveau de destruction de la nature, avec une telle violence, un tel déferlement et une telle récurrence ? Quelle est donc la racine humaine de cette crise écologique ?

Textes pour la méditation :

Genèse 11, 1-4 La tour de Babel

Genèse 6, 5-22 Le déluge

Evangile de Luc 13, 1-5 L'urgence de la conversion

Autres textes :

Laudato Si' : §101 à 114 - La racine humaine de la crise écologique

« La tragédie de notre humanisme », Eloi Leclerc, *Le soleil se lève sur Assise*, p. 72-78

« Et nul oiseau ne chante », Rachel Carson, *Le printemps silencieux*, p. 115-137

Cinquième jour : Mon péché personnel

Grâce à demander : connaître mon péché envers la création que Dieu nous a confiée, au détriment des générations actuelles et futures et en éprouver regret et confusion.

*Mon rapport à la nature, s'il est déséquilibré, a des conséquences sur des personnes, proches ou lointaines, alors que je n'ai pas nécessairement une perception affective de l'impact. Bien sûr je ne suis qu'un petit rouage, mais finalement, par une forme de solidarité, un effet de globalisation, ma manière de consommer peut avoir des conséquences à l'autre bout du globe ou tout près de chez moi. A la lecture du constat dramatique du pape dans le premier chapitre de *Laudato Si*, où suis-je là-dedans, quelles sont mes éventuelles participations à tout cela ?*

Textes pour la méditation :

Evangile de Luc 15, 11-32 Parabole du fils retrouvé

Evangile de Luc 12, 16-21 Parabole du riche insensé

Autres : Evangile de Luc 7, 36-50 : Jésus et la femme pécheresse,

Evangile de Jean 8, 1-11 : la femme adultère

Autres textes :

Laudato Si' : §17 à 59. Premier Chapitre : Ce qui se passe dans notre maison

« Des questions au quotidien », notes de l'émission de Radio Présence

« La dégradation de l'environnement », Ivan Illich, *La Convivialité* dans *Œuvres complètes* tome 1, p. 510-513

Sixième jour : Appelé à la conversion personnelle, à la sainteté

Grâce à demander : connaissance intérieure du Seigneur afin de mieux l'aimer et le suivre, notamment dans une relation plus ajustée à la création.

*A quelles nouvelles convictions, attitudes et formes de vie suis-je appelé ? Le pape, par dernier chapitre de *Laudato Si'*, lance un formidable appel à la conversion, non pas motivé par l'accusation et la mauvaise conscience, mais par un élan d'amour au cœur de nos petits gestes et de nos engagements.*

Textes pour la méditation :

Evangile de Luc 19, 1-10 : Zachée

Evangile de Luc 12, 22-32 : Vivre de la grâce de Dieu

Psaume 41

Autres textes :

Laudato Si' : §202 à 221. Sixième Chapitre : Education et spiritualité écologiques

« La légende du Colibri », Pierre Rabhi

« L'autolimitation volontaire », Pierre Rabhi, *Vers la Sobriété Heureuse*, p. 105-110

Septième jour : Appel à la conversion collective

Grâce à demander : entrer dans l'amour et l'espérance de Dieu pour le monde et l'humanité, sans cesse travaillé par des forces contraires

Le défi est colossal. Il y a beaucoup de résistance en nous et dans la société face à cette conversion écologique, en vue de retrouver l'alliance avec Dieu, le prochain et la nature. Mais nous sommes précédés par le Christ sur ce chemin de combat. Laissons-nous habiter par l'espérance chrétienne, qui prend sa source dans la contemplation de la passion et la résurrection du Christ.

Textes pour la méditation :

Évangile de Luc 23, 33-46

Deuxième épître de Paul aux Corinthiens 4, 5-18

Genèse 9, 8-17 *L'alliance concerne l'humanité et tous les êtres de la nature.*

Autres textes :

Laudato Si' : §228 à 232. Sixième Chapitre

« Le beau visage du crucifié », Eloi Leclerc, *Le soleil se lève sur Assise*, p. 110-111

Huitième jour : La résurrection

Grâce à demander : éprouver la joie et la consolation, et recevoir la force de vivre ce à quoi le Seigneur nous appelle.

« Marchons en chantant ! Que nos luttes et notre préoccupation pour cette planète ne nous enlèvent pas la joie de l'espérance » écrit le Pape François. En contemplant sa résurrection, laissons-nous habiter par cette foi que le Christ ne nous abandonne pas, qu'il a déjà vaincu le mal en l'homme dont les conséquences menacent notre terre, et qu'il est avec nous dans la réponse féconde à son appel.

Texte pour la méditation :

Évangile de Jean 21, 1-19

Autres textes :

Laudato Si' : §243 à 245 Sixième Chapitre : « Au-delà du soleil »

« Le cœur léger », Eloi Leclerc, *Le soleil se lève sur Assise*, p. 117-121

« Demander instamment la consolation » Discours du Pape aux membres de la 36^{ème} Congrégation Générale (Première partie)

Pour aller plus loin ou si vous aimez beaucoup lire pendant la retraite :

Livres

Le soleil se lève sur Assise, Eloi Leclerc

Vers la Sobriété Heureuse, Pierre Rabhi

Du Sahara aux Cévennes, Pierre Rabhi

Écologie et christianisme : les chantiers de l'avenir, MédiaSèvres N° 168 E. CHARMETANT, F.EUVÉ, J. HAERS, C. RENOARD 2012. <http://www.e-centresevres.com/PBSCProduct.asp?itmID=9653082>

Guérir un monde brisé, Promotio Justitiae n°106 (2011) <http://sjweb.info/documents/sjs/pjnew/PJ106FRA.pdf>

Nouveaux modes de vie ? L'appel de Laudato Si', CEF - Conseil Famille et société

<http://www.eglise.catholique.fr/sengager-dans-la-societe/developpement-durable/laudato-si/435652-nouveaux-modes-de-vie-lappel-de-laudato-si/>

Simplicité et justice, Paroles de chrétiens sur l'écologie, Service de formation du Diocèse de Nantes (2013)

<http://nantes.cef.fr/laune/parution-de-%c2%ab-simplicité-et-justice-paroles-de-chrétiens-sur-lecologie-%c2%bb>

Sur le net :

Fiches ecojesuit – www.jesuites.com

Retraite NDWeb - Écologie

<http://www.ndweb.org/retraites-en-ligne/retraite-ndweb-ecologie/>

Eglises & écologies, Actualité de la prise de conscience écologique chrétienne, Blog de Dominique Lang, assomptionniste, <https://ecologyandchurches.wordpress.com/>

Chrétiens unis pour la terre, blog d'un groupe œcuménique de chrétiens.

<https://chretiensunispourlaterre.wordpress.com/>

Deux prières proposées par le Pape François (Laudato Si' §246)

« Après cette longue réflexion, à la fois joyeuse et dramatique, je propose deux prières : l'une que nous pourrions partager, nous tous qui croyons en un Dieu Créateur Tout-Puissant ; et l'autre pour que nous, chrétiens, nous sachions assumer les engagements que nous propose l'Évangile de Jésus, en faveur de la création.

Prière pour notre terre

Dieu Tout-Puissant
qui es présent dans tout l'univers
et dans la plus petite de tes créatures,
Toi qui entoures de ta tendresse tout ce qui existe,
répands sur nous la force de ton amour pour que
nous protégions la vie et la beauté.
Inonde-nous de paix, pour que nous vivions
comme frères et sœurs
sans causer de dommages à personne.
Ô Dieu des pauvres,
aide-nous à secourir les abandonnés
et les oubliés de cette terre
qui valent tant à tes yeux.
Guéris nos vies,
pour que nous soyons des protecteurs du monde
et non des prédateurs,
pour que nous semions la beauté
et non la pollution ni la destruction.
Touche les cœurs
de ceux qui cherchent seulement des profits
aux dépens de la terre et des pauvres.
Apprends-nous à découvrir
la valeur de chaque chose,
à contempler, émerveillés,
à reconnaître que nous sommes profondément unis
à toutes les créatures
sur notre chemin vers ta lumière infinie.
Merci parce que tu es avec nous tous les jours.
Soutiens-nous, nous t'en prions,
dans notre lutte pour la justice, l'amour et la paix.

Prière chrétienne avec la création

Nous te louons, Père, avec toutes tes créatures,
qui sont sorties de ta main puissante.
Elles sont tiennes, et sont remplies de ta présence
comme de ta tendresse.

Loué sois-tu.

Fils de Dieu, Jésus,
toutes choses ont été créées par toi.
Tu t'es formé dans le sein maternel de Marie,
tu as fait partie de cette terre,
et tu as regardé ce monde avec des yeux humains.
Aujourd'hui tu es vivant en chaque créature
avec ta gloire de ressuscité.

Loué sois-tu.

Esprit-Saint, qui par ta lumière
orientes ce monde vers l'amour du Père
et accompagnes le gémissement de la création,
tu vis aussi dans nos cœurs
pour nous inciter au bien.

Loué sois-tu.

Ô Dieu, Un et Trine,
communauté sublime d'amour infini,
apprends-nous à te contempler
dans la beauté de l'univers,
où tout nous parle de toi.
Éveille notre louange et notre gratitude
pour chaque être que tu as créé.
Donne-nous la grâce
de nous sentir intimement unis à tout ce qui existe.
Dieu d'amour, montre-nous
notre place dans ce monde
comme instruments de ton affection
pour tous les êtres de cette terre,
parce qu'aucun n'est oublié de toi.
Illumine les détenteurs du pouvoir et de l'argent
pour qu'ils se gardent du péché de l'indifférence,
aiment le bien commun, promeuvent les faibles,
et prennent soin de ce monde que nous habitons.
Les pauvres et la terre implorent :
Seigneur, saisis-nous
par ta puissance et ta lumière
pour protéger toute vie,
pour préparer un avenir meilleur,
pour que vienne
ton Règne de justice, de paix, d'amour et de beauté.
Loué sois-tu.

AUTRES TEXTES

Premier jour

« Les yeux de la Terre » - Yann Arthus Bertrand

«...Il me faudra la puissance de la nature, le feu du volcan, pour comprendre et alerter. Mais j'aurai aussi besoin de la fragilité du coquelicot. Ecouter ce que murmure le vent. Trembler, penser le début du printemps suivant. Je serai l'enfant vigilant, le grand frère de l'air. JE SERAI LES YEUX DE LA TERRE.»

Ces mots, Alain Serres les place dans la bouche d'un petit garçon, tout à la fin du livre qui porte ce beau titre. Ils sont comme un écho poétique à ce qu'écrit Yann Arthus-Bertrand dans la préface, évoquant ce qu'est pour lui la Terre vue du ciel :

«A regarder la Terre de tout là-haut, j'ai appris que la vie s'y trouvait partout et constituait un tout en perpétuelle évolution. La forêt, la rivière, le désert, la banquise, la montagne, l'île et l'océan s'y entremêlent. Le flamant rose des lacs salés africains ou l'ours solitaire des vastes étendues polaires y cohabite avec nous, les hommes. Chaque jour, plantes, animaux et humains donnent un nouveau visage à la Terre. C'est ce fabuleux mouvement de la vie qui continue à m'émouvoir à chacun de mes voyages comme au premier de mes vols.

...Comment pourrait-on rester silencieux avec une telle planète sous les yeux ?»

Récit de Terre, extrait de ND du Web

Deuxième jour

« Cantique des créatures » - Saint François d'Assise



Très haut tout-puissant, bon Seigneur,
à toi sont les louanges, la gloire et l'honneur et toute bénédiction.
À toi seul, Très-haut, ils conviennent
Et nul homme n'est digne de te mentionner.

Loué sois-tu, mon Seigneur, avec toutes tes créatures,
spécialement, monsieur frère Soleil,
lequel est le jour et par lui tu nous illumines.
Et il est beau et rayonnant avec grande splendeur,
de toi, Très-Haut, il porte la signification.

Loué sois-tu, mon Seigneur, par sœur Lune et les étoiles,
dans le ciel tu les as formées claires, précieuses et belles.

Loué sois-tu, mon Seigneur, par frère Vent
et par l'air et le nuage et le ciel serein et tout temps,
par lesquels à tes créatures tu donnes soutien.

Loué sois-tu, mon Seigneur, par sœur Eau,
laquelle est très utile et humble et précieuse et chaste.

Loué sois-tu, mon Seigneur, par frère feu
par lequel tu illumines dans la nuit,
et il est beau et joyeux et robuste et fort.

Loué sois-tu, mon Seigneur, par sœur notre mère Terre,
laquelle nous soutient et nous gouverne
et produit divers fruits avec les fleurs colorées et l'herbe.

Loué sois-tu, mon Seigneur, par ceux qui pardonnent pour ton amour
et supportent maladies et tribulations.

Heureux ceux qui les supporteront en paix,
car par toi, Très-Haut, ils seront couronnés.

Loué sois-tu, mon Seigneur, par sœur notre mort corporelle,
à laquelle nul homme vivant ne peut échapper.
Malheur à ceux qui mourront dans les péchés mortels.

Heureux ceux qu'elle trouvera dans tes très saintes volontés,
car la seconde mort ne leur fera pas mal.

Louez et bénissez mon Seigneur,
et rendez-lui grâce et servez-le avec grande humilité.

« Hymne à la Matière » - Teilhard de Chardin

" L'homme tomba à genoux dans le char de feu qui l'emportait...

...Et il dit :

BENIE sois-tu, âpre Matière,...
glèbe stérile, dur rocher...
Toi qui ne cèdes qu'à la violence et nous forces à travailler sui nous voulons manger...

BENIE sois-tu, dangereuse Matière...
mer violente, indomptable passion...
Toi qui nous dévores si nous t'enchaînons...

BENIE sois-tu, puissante Matière...
évolution irrésistible, Réalité toujours naissante...
Toi qui faisant éclater à tout moment nos cadres, nous obliges à poursuivre toujours plus loin la Vérité...

BENIE sois-tu Universelle Matière...
durée sans limites, éther sans rivages, triple abîme des étoiles, des atomes et des générations...
Toi qui débordant et dissolvant nos étroites mesures, nous révéles les dimensions de Dieu...

BENIE sois-tu impénétrable Matière...
Toi qui tendue partout entre nos âmes et le Monde des Essences, nous fait languir du désir de percer le voile sans
couture des phénomènes...

BENIE sois-tu mortelle Matière...

Toi qui te dissociant un jour en nous, nous introduiras par force au cœur même de ce qui Est...

Sans Toi Matière, sans tes attaques, sans tes arrachements, nous vivrions inertes, stagnants, puérils, ignorants de nous-même et de Dieu...

Toi qui meurtris et Toi qui penses,

Toi qui résistes et Toi qui plies,

Toi qui bouleverses et Toi qui construis,

Toi qui enchaînes et Toi qui libères,

Sève de nos âmes, Main de Dieu, Chair du Christ...

Matière je te bénis...

Je te bénis Matière, et je te salue !...

non pas telle que te décrivent, réduite ou défigurée, les pontifes de la science ou les prédicateurs de la vertu...un ramassis, disent-ils, de forces brutales ou de bas appétits...

mais telle que tu m'apparais aujourd'hui, dans ta Totalité et ta Vérité...

Je te salue, inépuisable capacité d'être et de Transformation où germe et grandit la Substance élue !

Je te salue universelle puissance de rapprochement et d'union, par où se relie la foule des monades, et en qui elles convergent toutes sur la route de l'Esprit !

Je te salue, somme harmonieuse des âmes, cristal limpide dont est tirée la Jérusalem nouvelle !

Je te salue Milieu divin, chargé de Puissance créatrice, Océan agité par l'Esprit, argile pétrie et animée par le Verbe incarné !

Croyant obéir à ton irrésistible appel, les hommes se précipitent souvent par amour pour toi dans l'abîme extérieur des jouissances égoïstes...un reflet les trompe...ou un écho...

Je le vois maintenant...

Pour t'atteindre Matière, il faut que, partis d'un universel contact avec tout ce qui se meut ici-bas, nous sentions peu à peu s'évanouir en nos mains les formes particulières de tout ce que nous tenons...

jusqu'à ce que nous demeurions aux prises avec la seule essence de toutes les consistances et de toutes les unions...

Il faut, si nous voulons t'avoir, que nous te sublimions dans la douleur après t'avoir voluptueusement saisie dans nos bras...

Tu règnes, Matière, dans les hauteurs sereines où s'imaginent t'éviter les Saints...

Chair si transparente et si mobile que nous ne te distinguons plus d'un esprit...

Enlève-moi là-haut, Matière, par l'effort, la séparation et la mort...

Enlève-moi là où il sera possible, enfin, d'embrasser chastement l'Univers ! !..."

En bas sur le désert redevenu tranquille, quelqu'un pleurerait :

" Mon Père, mon Père ! Quel vent fou t'a emporté ?!..."

Et par terre gisait un manteau.

(Jersey, 8 août 1919)

<http://www.teilhard.fr/sites/default/files/pdf/t12.477Hymne.a.la.Matire.pdf>

« Penser comme une montagne » - Aldo Leopold (*Almanach d'un comté des sables*)

Un hurlement surgi des profondeurs résonne entre les parois rocheuses, dévale la montagne et s'évanouit dans le noir. C'est un cri de douleur primitive, plein de défi, et plein de mépris pour toutes les adversités du monde.

Chaque être vivant (et bien des morts aussi, peut-être) prête l'oreille à cet appel. Pour le cerf, c'est un rappel du destin de toute chair ; pour le pin, c'est un pronostic de rixes nocturnes et de sang sur la neige ; pour le coyote, c'est une promesse de glanures à venir ; pour le vacher, une menace de découvert à la banque et pour le chasseur, c'est un défi, crocs contre poudre. Pourtant, derrière ces espoirs et ces craintes évidentes et immédiates se cache une signification plus profonde, que la montagne est seule à connaître. Seule la montagne a vécu assez longtemps pour écouter objectivement le hurlement du loup.

Ceux qui sont incapables d'en déchiffrer le sens caché ne peuvent cependant en ignorer la présence, car on la sent partout, et elle suffit à distinguer un territoire à loups de n'importe quel autre territoire. Cette présence résonne dans la moelle de ceux qui entendent les loups la nuit, ou scrutent leurs traces pendant le jour. Même si on ne les entend pas, même si on ne les voit jamais, leur présence est sous-entendue par mille petits incidents : le hennissement nocturne d'un cheval de bât, un éboulis de pierres, un cerf qui s'enfuit en bondissant, la disposition des ombres sous les épicéas. Seul un irréductible novice peut ne pas sentir la présence ou l'absence des loups, ou le fait que les montagnes ont une opinion secrète à leur sujet.

Ma propre conviction sur ce chapitre remonte au jour où j'ai vu mourir une louve. Nous étions en train de casser la croûte sur une corniche au pied de laquelle une rivière turbulente jouait des coudes. Nous vîmes ce qui nous sembla une biche occupée à franchir le torrent à gué, plongée jusqu'au poitrail dans l'écume blanche. Lorsqu'elle remonta sur la berge de notre côté et s'ébroua, nous comprîmes notre erreur : c'était une louve. Une demi-douzaine de bêtes, à l'évidence de grands louveteaux, surgirent d'entre les saules pleureurs pour se jeter dans une belle mêlée de bienvenue, pleine de queues frétilantes et de coups de patte amicaux. Et cette pyramide de loups s'agitait au beau milieu d'une grande dalle découverte au pied de notre paroi rocheuse.

En ce temps-là, nous n'avions jamais entendu parler de la possibilité de ne pas tuer un loup si l'occasion s'en présentait. Deux secondes plus tard, nous voilà en train de cribler la meute de plomb, surexcités, mais avec une précision toute relative : viser lorsqu'on surplombe sa cible, c'est toujours déroutant. Quand nous eûmes vidé nos chargeurs, la vieille louve était à terre, et un louveteau se traînait vers le sanctuaire des éboulis.

Nous atteignîmes la louve à temps pour voir une flamme verte s'éteindre dans ses yeux. Je compris alors, et pour toujours, qu'il y avait dans ces yeux-là quelque chose de neuf, que j'ignorais — quelque chose que la montagne et elles étaient seules à connaître. J'étais jeune à l'époque, et toujours le doigt sur la gâchette ; pour moi, à partir du moment où moins de loups signifiait plus de cerfs, pas de loups signifiait à l'évidence paradis des chasseurs. Après avoir vu mourir la flamme verte, je sentis que la louve pas plus que la montagne ne partageaient ce point de vue.

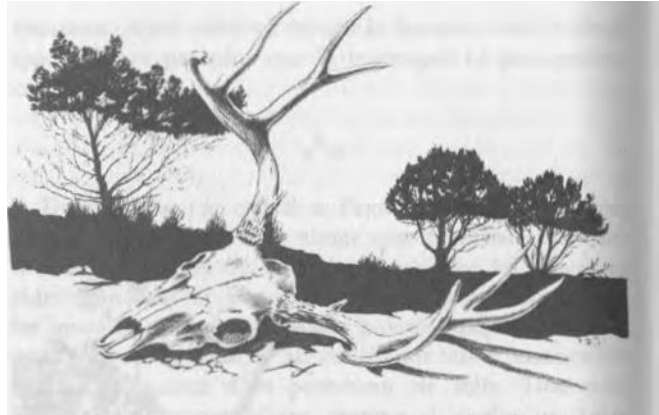
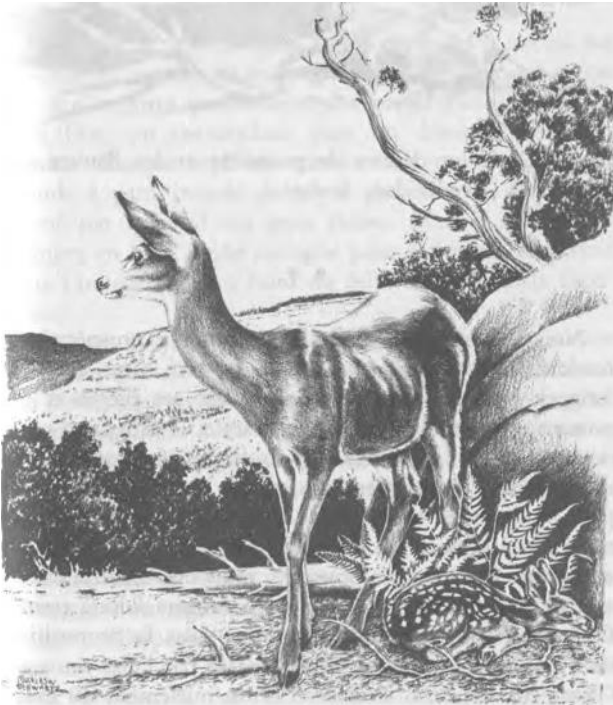
*
* *

Depuis lors, j'ai assisté à l'extermination des loups, État par État. J'ai vu le visage que prenaient bien des montagnes privées de leurs loups, j'ai vu les adrets se rider d'un lacis de pistes de cerfs toutes neuves. J'ai vu les buissons et les jeunes plants broutés jusqu'à l'anémie, puis jusqu'à la mort. J'ai vu chaque arbre comestible défolié à hauteur d'un pommeau de selle. Une telle montagne a étrange allure, comme si quelqu'un avait offert à Dieu un sécateur neuf en Lui interdisant toute autre forme d'exercice. Pour finir, on peut voir les ossements du troupeau de cerfs tant espéré, décimé par son propre trop-plein, blanchir au sol à côté du sage mort, ou tomber en poussière sous la haute coupole des genévriers.

A présent, je soupçonne que, de la même manière qu'un troupeau de cerfs vit dans la crainte mortelle de ses loups, la montagne vit dans la crainte mortelle de ses cerfs. Et peut-être à meilleur escient car, tandis qu'un vieux cerf tué par les loups peut être remplacé en deux ou trois ans, une montagne mise à mal par l'excès de cerfs a parfois besoin de deux ou trois décennies pour se reconstituer.

Il en va de même pour les vaches. Le vacher qui débarrasse son pacage des loups ne se rend pas compte qu'il prend sur lui le travail du loup qui consiste à équilibrer le troupeau en fonction de cette montagne particulière. Il n'a pas appris à penser comme une montagne. D'où les déserts de poussière et les fleuves qui entraînent l'avenir dans la mer.

Nous luttons tous pour la sécurité, la prospérité, le confort, la longévité et l'ennui. Le cerf lutte avec ses longues pattes souples, le vacher avec ses pièges et ses poisons, l'homme d'État avec son stylo, la plupart d'entre nous avec des machines, des bulletins de vote et des dollars, mais cela revient toujours à la même chose : paix pour notre temps. Un succès relatif en ce domaine n'a rien de pernicieux, peut-être même est-il la condition nécessaire d'une pensée objective, mais une sécurité excessive ne recèle, semble-t-il, que des dangers à long terme. C'est peut-être cela, l'idée contenue dans la proposition de Thoreau : le salut du monde passe par l'état sauvage. C'est peut-être cela, le sens caché du hurlement du loup, bien connu des montagnes, mais rarement perçu par les humains.



ALDO LEOPOLD, *Almanach d'un comté des sables*, Paris, Flammarion, p. 168-173.

Troisième jour

Principe et Fondement – Ignace de Loyola (*Exercices Spirituels* §23)

L'homme est créé pour louer, respecter et servir Dieu notre Seigneur et par là sauver son âme, et les autres choses sur la face de la terre sont créées pour l'homme, et pour l'aider dans la poursuite de la fin pour laquelle il est créé.

D'où il suit que l'homme doit user de ces choses dans la mesure où elles l'aident pour sa fin et qu'il doit s'en dégager dans la mesure où elles sont, pour lui, un obstacle à cette fin.

Pour cela, il est nécessaire de nous rendre indifférents à toutes les choses créées, en tout ce qui est laissé à la liberté de notre libre-arbitre et qui ne lui est pas défendu ; de telle manière que nous ne voulions pas, pour notre part, davantage la santé que la maladie, la richesse que la pauvreté, l'honneur que le déshonneur, une vie longue qu'une vie courte et ainsi de suite pour tout le reste, mais que nous désirions et choissions uniquement ce qui nous conduit davantage à la fin pour laquelle nous sommes créés.

« Le pas de la réflexion » - Teilhard de Chardin (*Le Phénomène Humain*)

Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955) témoigne d'un regard scientifique contemplatif et admiratif sur la création. Ses travaux et ses écrits ont largement contribué à ce que l'évolution soit admise par l'Église catholique.

« Aujourd'hui, [...] de nouvelles connaissances conduisent à reconnaître dans la théorie de l'évolution plus qu'une hypothèse. » [Déclaration de Jean-Paul II à l'Académie Pontificale des Sciences, 22 octobre 1996]

D'un point de vue purement positiviste, l'Homme est le plus mystérieux et le plus déroutant des objets rencontrés par la science. Et en fait, nous devons l'avouer, la Science ne lui a pas encore trouvé une place dans ses représentations de l'Univers. La Physique est arrivée à circonscrire provisoirement le monde de l'atome. La Biologie est parvenue à mettre un certain ordre dans les constructions de la Vie. Appuyée sur la Physique et la Biologie, l'Anthropologie explique à son tour, vaille que vaille, la structure du corps humain et certains mécanismes de sa physiologie. Mais, tous ces traits une fois mis ensemble, le portrait, manifestement, ne correspond pas à la réalité. L'Homme, tel que la Science réussit aujourd'hui à le reconstituer, est un animal comme les autres, — tellement peu séparable, par son anatomie, des Anthropoïdes, que les modernes classifications de la Zoologie, revenant à la position de Linné, l'inclut avec eux dans la même super-famille des Hominoïdés. Or, à en juger par les résultats biologiques de son apparition, n'est-il pas justement quelque chose de tout différent ?

Saute morphologique infime ; et en même temps incroyable ébranlement des sphères de la Vie : tout le paradoxe humain... Et toute l'évidence, par suite, que dans ses reconstructions actuelles du Monde, la Science néglige un facteur essentiel, ou pour mieux dire une dimension entière, de l'Univers.

Conformément à l'hypothèse générale qui nous guide, depuis le début de ces pages, vers une interprétation cohérente et expressive des apparences actuelles de la Terre, je voudrais faire voir, dans cette nouvelle Partie, consacrée à la Pensée, que, pour donner à l'Homme sa position *naturelle* dans le Monde expérimental, il est nécessaire et suffisant de faire entrer en ligne de compte le Dedans, en même temps que le Dehors des choses. Cette méthode, déjà, nous a permis d'apprécier la grandeur et le sens du mouvement vital. C'est elle encore qui va réconcilier pour nos yeux, dans un ordre redescendant harmonieusement sur la Vie et la Matière, l'insignifiance et la suprême importance du Phénomène humain.

Entre les dernières strates du Pliocène où l'Homme soit absent, et le niveau suivant, où le géologue devrait être frappé de stupeur en reconnaissant les premiers quartz taillés, que s'est-il passé ? Et quelle est la vraie grandeur de la saute ?

Voilà ce qu'il s'agit pour nous de deviner et de mesurer, — avant de suivre, d'étape en étape, jusqu'à la passe décisive où elle se trouve engagée aujourd'hui, l'Humanité en marche.

1. Le pas de la réflexion

A. Le pas élémentaire. L'hominisation de l'individu

a) *Nature.*

De même que, parmi les Biologistes, l'incertitude règne toujours concernant l'existence d'un sens, et *a fortiori* d'un axe définis à l'Évolution, — de même, et pour une raison connexe, la plus grande divergence se manifeste encore, entre Psychologues, quand il s'agit de décider si le psychisme humain diffère spécifiquement (par « nature ») de celui des êtres apparus avant lui. En fait, la majorité des « savants » contesterait plutôt la validité d'une pareille coupure. Que n'a-t-on pas dit — et que ne dit-on pas encore —, sur l'intelligence des Bêtes !

Si l'on veut trancher cette question (aussi nécessaire à décider pour l'Éthique de la Vie que pour la connaissance pure...) de la « supériorité » de l'Homme sur les Animaux, je ne vois qu'un seul moyen : écarter résolument, dans le faisceau des comportements humains, toutes les manifestations secondaires et équivoques de l'activité interne, et se placer en face du phénomène central de *la Réflexion*.

Du point de vue expérimental qui est le nôtre, la Réflexion, ainsi que le mot l'indique, est le pouvoir acquis par une conscience de se replier sur soi, et de prendre possession d'elle-même *comme d'un objet* doué de sa consistance et de sa valeur particulières : non plus seulement connaître, — mais se connaître ; non plus seulement savoir, mais savoir que l'on sait. Par cette individualisation de lui-même au fond de lui-même, l'élément vivant, jusque-là répandu et divisé sur un cercle diffus de perceptions et d'activités, se trouve constitué, pour la première fois, en *centre* ponctiforme, où toutes les représentations et expériences se nouent et se consolident en un ensemble conscient de son organisation.

Or quelles sont les conséquences d'une pareille transformation ? — Elles sont immenses ; et nous les lisons aussi clairement dans la Nature que n'importe lequel des faits enregistrés par la Physique ou l'Astronomie. L'être réfléchi, en vertu même de son repliement sur soi-même, devient tout à coup susceptible de se développer dans une sphère nouvelle. En réalité, c'est un autre monde qui naît. Abstraction, logique, choix et inventions raisonnés, mathématiques, art, perception calculée de l'espace et de la durée, anxiétés et rêves de l'amour... Toutes ces activités de *la vie intérieure* ne sont rien autre chose que l'effervescence du centre nouvellement formé explosant sur lui-même.

Ceci posé, je le demande. Si, comme il suit de ce qui précède, c'est le fait de se trouver « réfléchi » qui constitue l'être vraiment « intelligent », pouvons-nous sérieusement douter que l'intelligence ne soit l'apanage évolutif de l'Homme *seul* ? Et pouvons-nous par suite hésiter à reconnaître, par je ne sais quelle fausse modestie, que sa possession ne représente pour l'Homme une avance radicale sur toute la Vie avant lui ? L'animal sait, bien entendu. Mais certainement il *ne sait pas qu'il sait* : autrement il aurait depuis longtemps multiplié des inventions et développé un système de constructions internes qui ne sauraient échapper à notre observation. Par conséquent, un domaine du

Réel lui demeure clos, dans lequel nous nous mouvons, nous, — mais où, lui, il ne saurait entrer. Un fossé, — ou un seuil — infranchissable pour lui, nous sépare. Par rapport à lui, parce que réfléchis, nous ne sommes pas seulement différents, mais autres. Non pas simple changement de degré, — mais changement de nature — résultant d'un changement d'état.

Et nous voilà exactement en face de ce que nous attendions. La Vie (sur cette attente se terminait le chapitre de Dêmêtêr), la Vie, parce que montée de conscience, ne pouvait continuer à avancer indéfiniment dans sa ligne sans se transformer en profondeur. Elle devait, disions-nous, comme toute grandeur croissante au Monde, devenir différente pour rester elle-même. Plus clairement définissable que lorsque nous scrutons le psychisme obscur des premières cellules, voici que se découvre dans l'accession au pouvoir de réfléchir la forme particulière et critique de transformation en quoi a consisté pour elle cette sur-crétion, — ou cette renaissance. Et, du même coup, voici la courbe entière de la Biogénèse qui réapparaît, se résume et se clarifie en ce point singulier.

PIERRE TEILHARD DE CHARDIN, *Le phénomène humain*, Paris, Editions du Seuil, 1955, p. 179-182.

Quatrième jour

« La Tragédie de notre humanisme » - Eloi Leclerc

On voit comment la volonté de puissance que l'homme « humaniste » entend exercer sur les choses de la nature se retourne contre lui et ses semblables. Il y a dans notre humanisme occidental une contradiction mortelle qui ouvre la porte à tous les drames.

C'est un fait douloureusement constatable que, malgré la très haute idée que l'homme se fait de lui-même et de ses semblables, et malgré toutes les professions de foi en la dignité transcendante de la personne humaine, nous vivons dans un univers humain sans cesse menacé d'imprévisibles explosions de violence dans lesquelles la raison ne se reconnaît plus, emportée elle-même par notre volonté de puissance. Celle-ci ne connaît plus de limites. Elle ne respecte plus rien. Il lui suffit d'ailleurs, pour justifier ses débordements, de décréter que tels hommes ou telles catégories d'hommes n'appartiennent pas vraiment à l'espèce humaine : ils ne sont plus ou pas encore des hommes. Ce qui l'autorise, dans la logique de notre humanisme, à les traiter comme une espèce animale inférieure, avec la même désinvolture et la même irresponsabilité.

La racine du mal

Nous touchons ici à la racine du mal. Il nous faut méditer ce que Claude Lévi-Strauss disait à ce sujet dans son entretien avec J.-M. Benoist :

« J'ai le sentiment que toutes les tragédies que nous avons vécues, d'abord avec le colonialisme, puis avec le fascisme, enfin avec les camps d'extermination, cela s'inscrit non en opposition ou en contradiction avec le prétendu humanisme sous la forme où nous le pratiquons depuis plusieurs siècles, mais, dirais-je, presque dans son prolongement naturel. Puisque c'est, en quelque sorte, d'une seule et même foulée que l'homme commence par tracer la frontière de ses droits entre lui-même et les autres espèces vivantes, et s'est ensuite trouvé amené à reporter cette frontière au sein de l'espèce humaine, séparant certaines catégories reconnues véritablement humaines d'autres catégories qui subissent alors une dégradation conçue sur le même modèle qui servait à discriminer entre espèces vivantes humaines et non humaines. Véritable péché originel qui pousse l'humanité à l'autodestruction.

« Le respect de l'homme par l'homme ne peut trouver son fondement dans certaines dignités particulières que l'humanité s'attribuerait en propre, car, alors, une fraction de l'humanité pourra toujours décider qu'elle incarne ces dignités de manière plus éminente que d'autres¹. »

C'est ainsi, en effet, qu'on a justifié l'esclavage, comme aussi la condition inférieure des femmes dans la société. Et c'est de la même façon qu'une tribu, une nation, une race a toujours justifié sa domination sur une autre tribu, une autre nation, une autre race.

Le chemin d'une vraie communauté humaine

Si telle est la racine du mal, on entrevoit le remède : « Il faudrait plutôt, déclare Lévi-Strauss, poser au départ une sorte d'humilité principielle : l'homme commençant par respecter toutes les formes de la vie en dehors de la sienne, se mettrait à l'abri du risque de ne pas respecter toutes les formes de la vie au sein de

1. Entretien de Cl. Lévi-Strauss avec J.-M. Benoist, *Le Monde*, 21-22 janvier 1979, p. 13.

l'humanité elle-même. Se préoccuper de l'homme sans se préoccuper de toutes les autres manifestations de la vie, c'est, qu'on le veuille ou non, conduire l'humanité à s'opprimer elle-même, lui ouvrir le chemin de l'auto-oppression et de l'auto-exploitation². »

« Une sorte d'humilité principielle. » Nous rejoignons ici François d'Assise et nous découvrons la profondeur de son message et son actualité. Face au Très-Haut qu'il se juge « indigne de nommer », il se range parmi les créatures, « en grande humilité ». Il réintègre ainsi le vaste cercle de la création, saluant les diverses créatures comme des frères ou des sœurs issus du même amour créateur. Et c'est avec elles qu'il loue Dieu. Il ne se met pas à part, mais au cœur de tout ce qui vit et existe. Il se situe à l'intérieur d'une unité de création, se reconnaissant lui-même créature.

Certes, François aimait les hommes, tous les hommes, d'un amour singulier, en raison de leur dignité propre d'enfants de Dieu. Il avait une très haute idée de la personne humaine et de sa dignité spirituelle. Néanmoins cette vénération et cet amour de la personne spirituelle qu'il plaçait au-dessus de tout n'étaient pas séparables, chez lui, d'une attitude plus générale d'accueil et de respect à l'égard de la vie, de toute vie. A ses yeux, il n'y avait pas d'un côté l'univers de la personne humaine et, de l'autre, la création matérielle et la vie cosmique. François ignorait totalement la personne abstraite, anonyme, désincarnée. Il ne connaissait que la personne vivante, qui est toujours unique, singulière, avec son enracinement vital et son histoire propre.

La personne vivante : les deux termes sont à maintenir ensemble. Ils sont indissociables. Et leur liaison est essentielle. Notre approche moderne de la personne humaine est très cérébrale, très abstraite. C'est une approche morale ou juridique. En offrant plus de « chair » à son approche spirituelle de la personne, François « vivifie » celle-ci ; il lui communique chaleur et vie. En même temps, il valorise et spiritualise la création tout entière.

La personne humaine, selon François, n'arrive à sa plénitude spirituelle que si l'homme, en s'ouvrant à l'appel du ciel le plus haut, demeure en même temps sous la protection de « notre mère la terre qui le porte et qui produit... ». La maturité spirituelle est toujours celle d'un cœur de chair.

Au service de l'homme

Le respect et l'humilité devant la création matérielle et devant toute vie, si obscure soit-elle, n'excluent aucunement la mise en valeur des ressources naturelles et leur utilisation par l'homme. En même temps qu'il chante la beauté des créatures, François en célèbre l'utilité. Sœur eau est reconnue comme très utile. Frère soleil, frère vent, frère feu sont salués comme des compagnons bienfaisants, indispensables à la vie. Quant à sœur notre mère la terre, c'est elle qui nous nourrit en produisant toutes sortes de fruits.

Mais, si la création est au service de l'homme, il n'appartient pas à celui-ci de la violenter. François condamnait toute cupidité humaine qui viole la terre et torture la vie. Que de fois n'a-t-il pas libéré des animaux qu'on lui offrait et qui avaient été capturés inutilement ! Et à ses frères qui allaient couper du bois dans la forêt, il recommandait instamment de ne pas couper trop bas, afin que la vie pût rejaillir en de nouvelles frondaisons : ils ne devaient pas laisser un désert après eux. Il fallait respecter la vie. L'homme n'en est pas le maître absolu.

« Humilité devant la vie, parce que la vie représente les créations les plus rares et les plus surprenantes dont nous soyons les témoins dans l'univers... » François d'Assise eût volontiers souscrit à ce jugement de Lévi-Strauss, qui en tire la conclusion suivante : « Les droits de l'homme — les droits de tout homme — trouvent leur limite à ce moment précis où leur exercice entraînerait ou risquerait d'entraîner l'extinction d'une espèce animale ou même végétale ; non pas d'un individu, car j'entends bien que nous mangeons des carottes, que nous nous nourrissons de blé, que nous tuons des animaux pour nous alimenter. Mais ce que nous ne pouvons pas faire, au nom même des droits que nous revendiquons en tant qu'hommes, c'est de mettre en danger l'existence d'une espèce³... »

L'homme réconcilié

On découvre ici le sens profond du *Cantique des créatures*. En fraternisant avec tout ce qui existe, François se rattache à l'ensemble de la vie. Il accueille les créatures comme une part de lui-même : il s'ouvre à ses propres racines, à notre mère la terre, aux forces obscures qui le portent et le nourrissent. Et, par là même, il se réconcilie avec son être tout entier.

Intégrées à son élan vers le Très-Haut, les forces de la vie deviennent en lui lumineuses et fraternelles : elles perdent leur caractère sauvage, agressif ; elles chantent elles aussi. Rien n'est rejeté, tout est assumé dans la louange. Ainsi l'humilité de François devant les créatures lui ouvre-t-elle le chemin de la paix. Il ne peut y avoir de vraie réconciliation avec soi-même sans une vraie réconciliation avec la nature elle-même, avec la vie dans son ensemble.

2. Cl. Lévi-Strauss, *ibid.*

3. Cl. Lévi-Strauss, *ibid.*

A partir de là, François naît à une personnalité nouvelle et plénière, vaste comme le monde, ouverte au mystère de l'autre. Il peut aller vers tous les êtres, libre de tout ressentiment, de toute réaction de défense, comme de tout repliement sur soi-même. Dans le monde violent du Moyen Age, hérissé de tourelles, creusé de fossés, son univers à lui est sans défense, sans donjon ni muraille. Sans frontières non plus.

Son regard, ce regard de soleil, d'étoiles, de vent et d'eau, est devenu merveilleusement humain. Il apaise les conflits, « convertit toute hostilité en tension fraternelle, à l'intérieur d'une unité de création ». François fraternise aussi bien avec le sultan d'Égypte qu'avec le pape ou le brigand. Son chant est vraiment celui de la paix et du pardon. Le chant de l'homme universel.

Ce chant n'est pas seulement celui d'un poète qui dit son émerveillement devant l'œuvre de Dieu. C'est aussi celui d'un créateur. La fraternité que François célèbre, il ne la découvre pas en contemplant un paradis perdu. Il la construit. Il la crée en communiant à l'amour du Créateur : il entre lui-même dans le jeu créateur. Il devient artisan de l'unité.

Son humilité devant la vie l'a fait renoncer à se considérer comme maître de l'univers. Il s'est accepté créature parmi les créatures, frère des plus humbles d'entre elles. Il a consenti à réintégrer le cercle de la création. Mais voici que le cercle, au lieu de se refermer sur lui, s'ouvre avec lui. La création tout entière retrouve l'élan originel, elle reprend sa marche en avant vers son plus haut destin, vers sa suprême réalisation : l'homme fraternel, l'homme bon, l'homme à l'image de Dieu.

ELOI LECLERC, *Le soleil se lève sur Assise*, Paris, DDB, p. 72-78.

« Et nul n'oiseau ne chante » - Rachel Carson

Sur des portions de plus en plus nombreuses du territoire américain, le retour des oiseaux n'annonce plus le printemps, et le lever du soleil, naguère empli de la beauté de leur chant, est étrangement silencieux. La disparition soudaine du chant des oiseaux, la suppression de la couleur, de la beauté et de la valeur qu'ils apportent à notre monde est survenue en douceur, insidieusement, sans même que s'en rendent compte ceux qui, chez eux, ne sont pas encore touchés par ce phénomène.

En 1958, une habitante de Hinsdale, dans l'Illinois, a fait part de son désespoir à ce sujet à Robert Cushman Murphy, l'un des plus grands ornithologues du monde, Curator Emeritus de la division ornithologique au muséum américain d'Histoire naturelle :

« Les ormes de notre village, a-t-elle écrit en 1958, ont été désinsectisés plusieurs fois. Quand nous nous sommes installés ici, il y a six ans, le pays était extraordinairement riche en oiseaux. J'ai disposé une mangeoire pour eux dans notre jardin, et tous les hivers j'y ai vu défiler cardinaux, mésanges noires, et pics bleus ; l'été, cardinaux et mésanges y amenaient leurs petits. Maintenant, après plusieurs années de pulvérisation de DDT, étourneaux et rouges-gorges ont presque disparu, je n'ai pas vu une seule mésange depuis deux ans, et voici que les cardinaux partent à leur tour. Ce tous les nids du voisinage, il reste un couple de tourterelles, et peut-être une famille de moqueurs (*Mimus carolinensis*). Comment expliquer ce massacre aux enfants à qui le maître d'école apprend l'existence d'une loi fédérale interdisant de détruire ou capturer les oiseaux ? "Est-ce qu'ils reviendront ?", demandent-ils, et je ne sais que répondre. Les ormes continuent à mourir, et les oiseaux aussi. Fait-on quelque chose pour empêcher cela ? Peut-on faire quelque chose ? Pourrais-je, moi, faire quelque chose ? »

Après le lancement d'une vaste offensive chimique des autorités fédérales contre certaines fourmis, une femme de l'Alabama écrivit : « Notre pays a été un véritable sanctuaire d'oiseaux pendant plus d'un demi-siècle. Nous remarquons même, en juillet dernier, que nous n'avions jamais eu autant de nids. Et tout d'un coup, pendant la seconde semaine d'août, les oiseaux ont tous disparu. J'ai l'habitude de me lever tôt pour soigner ma jument favorite qui a une petite pouliche. Un matin, je n'ai plus entendu de chants : c'était étrange, terrifiant. Qu'est-ce que l'homme a donc fait à notre monde si parfait et si beau ? Enfin au bout de cinq mois un geai bleu et un roitelet sont revenus. »

La même année, le même constat sinistre a été fait dans le Mississippi, et en Louisiane. *Field Notes*, la revue trimestrielle de la Société nationale Audubon et du service Fish and Wildlife, a relevé une frappante anomalie : « Des coins étrangement désertiques, pratiquement vides de tout oiseau. » Or la revue *Field Notes* est une compilation de notes d'observateurs locaux qui ont acquis une connaissance hors du commun des oiseaux par des années de pratique de leur région. L'un de ces observateurs n'avait pas aperçu un seul volatile sur des kilomètres de route dans le sud du Mississippi. La mangeoire installée par un autre, à Baton Rouge, était restée intacte pendant des semaines d'affilée, auprès des buissons dont pas un oiseau ne volait les baies. Un troisième voyait à peine un ou deux oiseaux à la fois dans l'encadrement de sa fenêtre, là où les plumages rouges de 40 ou 50 cardinaux avaient précédemment égayé le paysage. Le professeur Maurice Brooks, de l'Université de West Virginie, expert en ornithologie de la région appalachienne, a signalé à la même époque une réduction incroyable du nombre des oiseaux dans son secteur.

L'histoire du rouge-gorge illustre le sort tragique qui menace tous les oiseaux, et qu'ont déjà connu certaines espèces. Pour des millions d'Américains, l'apparition du premier rouge-gorge signifie que l'hiver a cessé. C'est un événement ; on l'annonce dans les journaux, on en parle au petit déjeuner. Bientôt le nombre des arrivants augmente, une verdure légère habille les taillis, et des milliers de gens peuvent écouter chanter chaque matin le chœur des rouges-gorges saluant l'aube naissante. Mais tout change maintenant, nous ne pouvons plus compter avec certitude sur le retour de ces oiseaux.

La survie du rouge-gorge — comme de bien d'autres espèces, d'ailleurs — est fâcheusement liée à celle de l'orme, arbre traditionnel de milliers de cités américaines. De l'Atlantique aux Rocheuses, on voit l'orme embellir les rues et les places de village, ou dessiner de ses majestueux arceaux de verdure les allées des parcs universitaires. Ces arbres sont maintenant atteints, en tout lieu, d'une maladie qui semble incurable. Il serait certes tragique de perdre les ormes, mais deux fois plus terrible encore de détruire nos oiseaux en de vains efforts pour sauver les arbres. Or c'est précisément ce qui est à craindre.

La maladie hollandaise, comme on l'appelle, est venue d'Europe en 1930 avec des billes de bois importées pour l'ébénisterie ; elle est due à un champignon qui pénètre dans les vaisseaux de l'arbre, s'y répand sous l'action de spores portées par la sève, et y secrète des humeurs toxiques, qui, jointes à l'effet mécanique d'obstruction des canaux ligneux, fait sécher les branches et mourir les ormes. La maladie est communiquée d'un arbre à l'autre par des scarabées ; ces insectes creusent des galeries sous l'écorce des arbres morts, les spores du champignon vénéneux pénètrent dans les galeries et se fixent sur le corps des scarabées qui les répandent ensuite partout où ils vont. Pour lutter contre la maladie hollandaise, on s'attaque donc aux scarabées, et, dans les villages (particulièrement dans le Middle West et en Nouvelle-Angleterre, terrains d'élection de l'orme), les traitements chimiques à haute dose sont devenus monnaie courante.

Deux ornithologues de l'Université de Michigan, le professeur George Wallace, et son disciple John Mehner, ont expliqué les premiers l'effet de ces campagnes sur les oiseaux. Pour sa thèse de doctorat, Mehner a choisi en 1954 un sujet relatif aux rouges-gorges ; seul le hasard l'a guidé dans cette voie, car à l'époque personne ne pensait le rouge-gorge en danger ; mais les événements ont modifié bientôt la nature du travail entrepris, et ont presque privé l'ornithologue de sa matière première.

Voici l'histoire. La pulvérisation a commencé à petite échelle en 1954, dans le parc de l'Université ! L'année suivante, le traitement a été repris ; East Lansing, la ville voisine, a suivi l'exemple, et d'autre part la guerre a été déclarée aussi à un petit papillon, le zigzag, et au moustique ; la pluie de poisons est devenue averse.

En 1954, tout s'est bien passé. Au printemps suivant, à l'époque de la migration, les rouges-gorges sont revenus dans le parc de l'Université, et ont repris sans craintes leurs domiciles accoutumés. Mais bientôt des symptômes alarmants se sont manifestés ; des oiseaux morts ou mourants jonchaient le sol ; on ne voyait plus guère de rouges-gorges s'affairer à la recherche de nourriture, ou se rassembler sur leurs perchoirs habituels. Les nids étaient peu nombreux, et les oisillons rares. Les printemps suivants ont donné lieu aux mêmes observations ; les surfaces traitées à l'insecticide étaient devenues des pièges mortels où chaque nouvelle colonie d'immigrants était éliminée en l'espace de huit jours ; le sol du parc se couvrait de petits corps en proie aux frissons de l'agonie. « Le parc de l'Université sert de cimetière à la plupart des rouges-gorges qui essaient de s'y installer au printemps », a écrit le Dr Wallace. D'où provenait cette hécatombe ? Les premiers soupçons se sont portés sur une maladie du système nerveux, mais bientôt l'évidence a éclaté : « Malgré les affirmations des manieurs d'insecticide sur l'innocuité de leurs produits vis-à-vis des oiseaux, les rouges-gorges mouraient empoisonnés ; ils présentaient les symptômes bien connus : perte d'équilibre, suivie de tremblements, de convulsions et de mort. »

Plusieurs petits faits laissaient à penser que les oiseaux étaient moins intoxiqués peut-être par des contacts directs avec le poison que par l'ingestion de vers de terre. Ainsi des écrevisses du laboratoire, nourries par inadvertance avec des vers de terre du parc, étaient mortes rapidement ; un serpent du laboratoire, alimenté de la même façon, avait éprouvé de violentes convulsions. Or les vers de terre constituent l'essentiel des repas des rouges-gorges au printemps.

La pièce maîtresse de l'argumentation a bientôt été fournie par le Dr Roy Barker, de l'Inspection naturaliste de l'Illinois, à Urbana. Cet ornithologue a décrit dans un ouvrage publié en 1958 le long enchaînement des faits qui lie le sort des rouges-gorges à celui des ormes, par l'intermédiaire des vers. Les ormes sont traités au printemps, et souvent encore en juillet ; la première dose est de 600 à 1 500 grammes de DDT par dizaine de mètres de longueur d'arbres, soit l'équivalent de 33 kilos par hectare dans un parc touffu ; la dose d'été est deux fois moindre. De puissants pulvérisateurs font pénétrer le poison par toutes les failles de l'écorce, et provoquent la mort non seulement des scarabées, mais de toutes sortes d'autres insectes, y compris des pollinisateurs, et des prédateurs tels que les araignées. Le poison se dépose sur les feuilles et l'écorce en un film que les pluies n'arrachent pas. À l'automne, les feuilles tombent, s'accumulent sur le sol en couches humides, puis entament leur lent processus de transformation en humus. Les vers de terre participent à cette opération d'autant plus activement qu'ils adorent les feuilles de l'orme. En les mangeant, ils absorbent l'insecticide qui s'emmagasine et se concentre en eux ; le Dr Barker a trouvé du DDT tout

le long des voies digestives de ces vers, dans leurs veines, leurs nerfs et leur enveloppe. Certains vers en meurent, à coup sûr, mais d'autres survivent et deviennent des concentrés de poison. Au printemps suivant, les rouges-gorges reviennent, les mangent, et le drame est consommé. Onze gros vers contiennent assez de poison pour tuer un rouge-gorge ; et onze vers, ce n'est pas grand-chose pour un oiseau qui peut en absorber une douzaine en autant de minutes.

Le toxique ne tue pas les rouges-gorges, mais il a une autre conséquence qui menace d'extinction la race entière tout aussi sûrement : c'est la stérilité ! Sur les 74 hectares de l'Université de Michigan, où vivaient 370 rouges-gorges adultes au bas mot avant les traitements, on n'en trouve plus maintenant que deux ou trois douzaines à chaque printemps. En 1954, tous les nids observés par Mehner contenaient des petits. En 1957, vers la fin de juin, là où il aurait dû trouver 370 oisillons, le nombre voulu pour remplacer les adultes, l'ornithologue en a découvert un seul. En 1958, le Dr Wallace a déclaré : « Je n'ai pas vu un petit de rouge-gorge à l'Université, ce printemps ni cet été, et pour l'instant je n'ai trouvé personne qui en ait aperçu. »

Cette chute de la natalité est due en partie au fait qu'un rouge-gorge de chaque couple, ou presque, meurt avant la fin du cycle de reproduction. Mais le Dr Wallace a fait des observations qui suggèrent un motif beaucoup plus grave : la perte de l'aptitude à reproduire. « Nous avons vu des rouges-gorges et autres oiseaux bâtissant des nids, mais ne pondant pas ; d'autres pondant et couvant, mais sans que les œufs éclosent... Un rouge-gorge est sagement resté vingt et un jours sur ses œufs, sans résultat — alors que la période d'incubation est de treize jours. » « Nos analyses ont montré de fortes concentrations de DDT dans les testicules et les ovaires des parents oiseaux, a dit encore Wallace devant une commission du Congrès en 1960. Dix mâles avaient emmagasiné entre 30 et 109 parts de DDT par million dans leurs glandes reproductrices, et deux femelles possédaient respectivement 151 et 211 parts dans leurs ovaires. »

Des études entreprises ailleurs ont amené des découvertes aussi inquiétantes. Le professeur Joseph Hickey et ses étudiants de l'Université du Wisconsin ont comparé des zones traitées et non traitées, et en ont conclu que l'insecticide détruisait indirectement 86 à 88 % des rouges-gorges. L'Institut scientifique Cranbrook, à Bloomfield Hills, dans le Michigan, a demandé en 1956 que tous les oiseaux présumés victimes du DDT lui soient envoyés pour analyse. Le public a réagi au-delà de toute attente, et en quelques semaines les chambres froides de l'Institut ont été garnies. Mille oiseaux ont été ainsi envoyés ou signalés intoxiqués, dans cette seule contrée, avant 1959. Le rouge-gorge était la principale victime (une personne qui téléphonait à l'Institut déclara en avoir 12 sous les yeux), mais 63 autres espèces payaient également leur tribut.

Le rouge-gorge n'est qu'un maillon de la chaîne des dévastations causées par le traitement de l'orme, et le traitement de l'orme n'est lui-même qu'une goutte dans la pluie d'insecticides déversée sur les États-Unis. Une forte mortalité a partiellement détruit 90 espèces d'oiseaux environ, dont toutes celles qui sont les plus familières aux naturalistes amateurs et au grand public. Les bâtisseurs de nids ont perdu jusqu'à 90 % de leur population en certains endroits. Tous ont été touchés, ceux qui se nourrissent d'insectes, et même les oiseaux de proie.

Tous les oiseaux et mammifères mangeant les vers de terre et les organismes de l'humus sont menacés au même titre que les rouges-gorges ; c'est le cas de 45 espèces de volatiles, dont la bécasse, qui hiverne dans les régions du Sud récemment inondées d'heptachlore. Deux constatations significatives viennent d'être faites au sujet de ces oiseaux : les naissances d'oisillons dans le Nouveau-Brunswick, où la bécasse va se reproduire, se sont fortement raréfiées, et les tissus des adultes contiennent d'importants résidus de DDT et d'heptachlore.

Une grande mortalité a déjà été signalée sur plus de 20 espèces d'oiseaux se nourrissant sur le sol ; les vers, les fourmis, les larves, tout ce qu'ils mangent est empoisonné. On compte, hélas, parmi eux, trois espèces de ces grives dont les chants sont parmi les plus exquis de la nature, et ces passereaux, chanteurs et gorges blanches, qui volètent dans les basses branches des sous-bois, ou fourragent au sol en faisant bruire les feuilles mortes.

Certains mammifères peuvent être également pris dans ce cycle infernal, directement ou non. Le raton laveur apprécie les vers, entre autres nourritures, et l'opossum en mange au printemps et à l'automne. La taupe et la musaraigne en capturent aussi beaucoup et peuvent ensuite transmettre leur poison aux rapaces qui les mangent, comme les hiboux. Plusieurs chouettes ont été trouvées mourantes à la suite de fortes pluies, dans le Wisconsin, intoxiquées peut-être par des vers. Toutes sortes d'autres oiseaux de la même famille, chats-huants, grands-ducs, chevêches, trouvés en convulsions, avaient peut-être été empoisonnés par l'ingestion d'oiseaux et de souris, au foie envahi de toxiques.

Les pulvérisations foliaires mettent aussi en danger les oiseaux qui se nourrissent d'insectes pris, non plus sur le sol, mais sur les branches des arbres. Beaucoup de ces oiseaux ont disparu des pays aspergés d'insecticide, et en particulier ces farfadets de la forêt que sont les roitelets, huppés et rubis, les petits gobe-mouches, et les mille chanteurs dont les vols migrants passent à travers nos arbres à la saison du renouveau, comme un fleuve multicolore. En 1956, le printemps a été tardif, et les traitements chimiques ont coïncidé avec l'arrivée de vols de fauvettes particulièrement fournis. Une hécatombe s'en est suivie, où presque toutes les races existantes ont été représentées. À Whitefish Bay, dans le Wisconsin, où jusqu'en 1956 on avait pu voir passer un millier de becs-fins, les observateurs de 1958 n'en ont

aperçu que deux spécimens. Les témoignages de ce genre s'additionnent, la liste des victimes s'allonge, et l'on y trouve les petites fauvelles qui charmaient et séduisaient tant leurs amis : la noire et blanche, la jaune, la magnolia, la Cape May, le fourmier, la Blackburnian aux ailes teintées de feu, la canadienne, la verte à gorge noire, etc. Tous ces oiseaux sont victimes des pulvérisations qui les intoxiquent ou leur suppriment leurs aliments.

La raréfaction de la nourriture a durement frappé aussi les hirondelles qui naviguent dans le ciel en y absorbant les insectes de l'air, comme le hareng croise dans les mers en y ingérant le plancton de l'eau. « Les hirondelles ont été très touchées ; tout le monde se plaint de leur petit nombre ; nous en avons beaucoup plus il y a quatre ou cinq ans, a écrit un naturaliste du Wisconsin. Le ciel en était plein ; à peine, maintenant, en voit-on quelques-unes... Cela peut provenir des pulvérisations qui ont soit chassé, soit empoisonné les insectes. »

« Une autre perte frappante, a écrit le même observateur, est celle du vanneau. Il n'y a plus guère d'oiseaux gobeurs de mouches, nulle part, mais le vigoureux petit vanneau commun a complètement disparu. J'en ai vu un ce printemps-ci, et un le printemps dernier. » Les amateurs d'oiseaux du Wisconsin se plaignent tous de la même façon. « J'avais 5 ou 6 couples de cardinaux les années passées ; aucun aujourd'hui. Roitelets, rouges-gorges, moqueurs et chouettes venaient toujours nicher dans notre jardin ; nous n'en voyons plus. Les matins d'été sont muets. Seuls demeurent les oiseaux gênants : pigeons, étourneaux et pierrots. C'est tragique, je ne m'y habitue pas. »

Les traitements d'automne qui font pénétrer le poison dans les moindres crevasses de l'écorce des ormes sont probablement responsables de la considérable réduction du nombre de mésanges, de torchepots, de demoiselles, de piverts et de grimpeaux bruns. Pendant l'hiver 1957-58, le Dr Wallace a vu pour la première fois la mangeoire de son jardin désertée par les mésanges et torchepots. Trois de ces derniers lui ont offert plus tard une saisissante démonstration de la réalité des relations de cause à effet : le premier picorait un orme, le second palpitait sur le sol en proie à l'agonie typique des êtres empoisonnés, le troisième était mort. Une analyse montra plus tard que les tissus du second contenaient 226 parts de DDT par million.

Ces oiseaux possèdent un régime alimentaire qui les rend particulièrement vulnérables aux produits insecticides, et fait ressentir leur perte jusque sur le plan économique. Torchepots et grimpeaux absorbent en effet en été un nombre considérable d'insectes nuisibles aux arbres ; le menu de la mésange est aux trois quarts composé de matière animale : insectes aux trois stades de leur vie, oeuf, larve et adulte. « À mesure que progresse un vol de mésanges, écrit Bent dans son histoire monumentale de la vie des oiseaux d'Amérique du Nord, chaque oiseau scrute les écorces, les branchettes et les branches, à la recherche de minuscules brins de nourriture (oeufs d'araignée, cocons et autres formes latentes de la vie chez les insectes). »

Diverses études scientifiques ont montré combien les oiseaux ralentissent la multiplication des insectes. Le pivert, par exemple, détruit de 45 à 98 % des scarabées de l'épicéa d'Engelmann, et une bonne proportion des pyrales du pommier. La mésange et les oiseaux qui hivernent chez nous protègent nos vergers contre les chenilles.

Mais les voies de la nature ne sont plus celles du monde moderne ; nous sommes noyés sous les produits chimiques, qui détruisent non seulement les insectes, mais leurs principaux ennemis, les oiseaux. Lorsque les insectes réapparaissent — ce qui arrive presque toujours — les oiseaux ne sont plus là pour enrayer l'invasion. « Les plus grands ennemis des insectes, a écrit dans le journal de Milwaukee Owen J. Gromme, ornithologue du musée de cette ville, sont d'autres insectes (des prédateurs), des oiseaux et quelques petits mammifères ; le DDT, lui, tue indistinctement, sans même faire grâce aux gardiens, aux gendarmes de la nature... Allons-nous, au nom du progrès, accepter d'être victime de nos diaboliques insecticides, et, pour jouir d'un soulagement passager, préparer la victoire finale des insectes ? De quelles défenses disposerons-nous, en effet, contre les ennemis des arbres lorsque les gardiens de la nature (les oiseaux) auront été anéantis par nos poisons ? »

M. Gromme a déclaré que lettres et coups de téléphone signalant des oiseaux morts et mourants se sont régulièrement multipliés depuis le début des pulvérisations dans le Wisconsin ; les enquêtes, a-t-il ajouté, ont toujours permis de relier ces hécatombes à des usages récents d'insecticides sous forme de pulvérisations ou de brouillards. Les observations de M. Gromme ont été confirmées par les conservateurs et les ornithologues de la plupart des centres de recherche du Middle West : Institut Cranbrook du Michigan, Inspection naturaliste de l'Illinois, Université du Wisconsin. Les lettres adressées aux journaux par leurs lecteurs, partout où sont répandus les insecticides, montrent que le public s'irrite, s'indigne, et comprend les dangers et l'illogisme de ces campagnes beaucoup mieux que les responsables officiels. « Je crains l'époque, maintenant prochaine, où nos jolis oiseaux viendront mourir sous nos yeux, a écrit une habitante de Milwaukee... De plus, ce massacre est décevant et exaspérant car, de toute évidence, il n'atteint pas le but poursuivi... En réfléchissant bien, croyez-vous qu'on puisse sauver les arbres sans sauver en même temps les oiseaux ? Ne doivent-ils pas, dans l'économie de la nature, se protéger mutuellement ? N'est-il pas possible d'aider à l'équilibre de la nature, sans justement le détruire ? »

De nombreuses lettres émettent également l'opinion que les ormes, si majestueux et ombreux soient-ils, ne sont pas des « vaches sacrées », et que leur défense ne justifie pas une campagne illimitée de destruction de toute autre forme de vie : « J'ai toujours aimé nos ormes, qui semblent comme la marque de fabrique de nos paysages », a écrit

une autre femme du Wisconsin. Mais il y a beaucoup d'autres essences d'arbres... Nous devons aussi sauver nos oiseaux. Peut-on imaginer spectacle plus affligeant et plus terne qu'un printemps privé du chant des rouges-gorges ? »

Le public imagine peut-être qu'il y a là un choix aisé : voulons-nous garder les oiseaux ou les ormes ? Mais ce n'est pas si simple, et les tours imprévisibles que nous jouent fréquemment les méthodes chimiques risquent de nous faire perdre les uns et les autres si nous poursuivons la route actuelle. Les pulvérisations tuent les oiseaux sans pour autant sauver les ormes, et elles entraînent toutes les villes à des dépenses aussi lourdes qu'inutiles. Greenwich, dans le Connecticut, a traité régulièrement ses arbres pendant dix ans ; la onzième année, une sécheresse exceptionnelle a favorisé l'expansion des scarabées, et la mortalité a augmenté de 1 000 % parmi les ormes. À Urbana, ville universitaire de l'Illinois, la maladie hollandaise a fait son apparition en 1951 ; les traitements ont commencé en 1953, et en 1959 le parc de l'Université avait perdu 86 % de ses ormes, dont la moitié par suite de la maladie combattue. À Toledo, dans l'Ohio, des circonstances analogues ont conduit Joseph. Sweeney, le surintendant des forêts, à considérer les pulvérisations d'un œil plus réaliste. Une épidémie de teigne de l'érable cotonneux, qui infestait la ville entière, lui paraissant aggravée par les pulvérisations que recommandent « les livres et les autorités », il a décidé de regarder de plus près le résultat du traitement des ormes, et ses découvertes l'ont confondu. « En ville, a-t-il écrit, la maladie n'est jugulée que dans les secteurs où les arbres malades ont été promptement abattus ; là où nous nous sommes fiés à la pulvérisation, la situation est catastrophique. Dans la campagne, où aucune mesure n'a été prise, la maladie se répand moins vite. Ceci prouve que la pulvérisation détruit les ennemis naturels des individus que nous voulons supprimer. En conséquence, nous allons cesser de combattre la maladie hollandaise à l'aide de produits chimiques. Ceci va me faire entrer en conflit avec le ministère de l'Agriculture, mais j'ai des preuves, et vais m'y tenir. »

On comprend mal pourquoi ces villes du Middle West, où la maladie de l'orme est récente, ont entrepris des traitements chimiques ambitieux et onéreux sans consulter les États familiers depuis longtemps du problème : celui de New York, entre autres, dont l'expérience est la plus longue, puisque c'est par le port de New York, pense-t-on, que le bois d'orme malade a été introduit, aux États-Unis, vers 1930. Cet État a remporté d'impressionnants succès sur la maladie, sans faire usage de pulvérisations, méthode que ses services agricoles déconseillent aux collectivités.

Comment donc New York a-t-il pu enregistrer sa remarquable victoire ? Tout simplement par une hygiène sévère ; depuis le début de la bataille jusqu'à ce jour, il a fait procéder à l'enlèvement immédiat et à la destruction du bois infecté. Les premiers résultats ont été parfois décevants, parce que l'on n'a pas compris tout de suite la nécessité de détruire non seulement les arbres malades, mais tout le bois d'orme où les scarabées pouvaient se reproduire. S'ils ne sont pas brûlés avant le printemps, les rondins de bois malade, sciés et métrés pour le chauffage, lâchent des essaims de scarabées porteurs du dangereux champignon. La maladie est en effet transmise par les sujets adultes qui sortent à la fin d'avril et en mai de leur longue hibernation. L'expérience a fait connaître aux entomologistes new-yorkais les substances les plus favorables à la dissémination de la maladie, et, en concentrant leurs efforts sur elles, ces spécialistes ont pu obtenir de bons résultats, tout en maintenant les dépenses dans des limites raisonnables. En 1950, la maladie hollandaise ne touchait plus que 0,2 % des 55 000 ormes de l'État de New York. À West Chester, où des opérations de nettoyage analogues ont été entreprises en 1942, les pertes se sont élevées annuellement à 0,2 % jusqu'en 1956. Buffalo, qui compte 185 000 arbres de cette essence, a magnifiquement réduit son taux de perte à 0,3 %, grâce à la même méthode. Il faudrait donc environ trois cents ans pour que Buffalo perde tous ses ormes.

L'expérience de Syracuse est particulièrement frappante. Jusqu'en 1957, aucune mesure n'a été prise, et la ville a perdu près de 3 000 arbres entre 1951 et 1956. Puis, sous l'impulsion de Howard C. Miller, du collègue universitaire forestier de New York, des efforts considérables ont été déployés pour détruire les arbres malades et les bois d'ormes susceptibles de favoriser la reproduction des scarabées. Le taux annuel de perte est tombé maintenant bien au-dessous de 1 %. Les experts new-yorkais en matière de maladie hollandaise insistent sur le bon marché de leur méthode : « La plupart du temps, les dépenses réelles sont faibles, compte tenu de ce que nous économisons, a dit J. G. Mattysse, du collègue universitaire. S'il s'agit d'une grosse branche, morte ou cassée, il faudrait bien l'enlever un jour ou l'autre pour éviter un accident... S'il s'agit de bois de chauffage, on peut aussi bien l'utiliser avant le printemps, en détacher l'écorce, ou encore le stocker dans un endroit sec. S'il s'agit d'un arbre mort ou perdu, autant empêcher la propagation de la maladie en le coupant immédiatement : ça ne coûtera pas plus cher que plus tard. »

La situation créée par la maladie hollandaise n'est donc nullement désespérée, à condition que l'on prenne des mesures adéquates et intelligentes. Nous ne connaissons aucune méthode pour faire disparaître ce mal radicalement, mais de bonnes mesures d'hygiène permettent de limiter sa propagation sans faire appel aux procédés inefficaces qui détruisent nos pauvres oiseaux. La génétique forestière nous offre peut-être une possibilité nouvelle ; des expériences laissent espérer, en effet, la création d'un orme hybride, résistant à la maladie hollandaise. L'orme européen n'est pas du tout sujet à ce mal, et nous en avons planté de nombreux spécimens à Washington. Ils n'ont pas souffert, même à une époque où les ormes du pays sont morts dans une forte proportion.

Des programmes de reboisement immédiat et de création de pépinières sont activement menés là où les pertes ont été importantes. Ces plans peuvent assurément faire une place aux ormes européens, résistants à la maladie, mais ils doivent surtout viser à introduire une variété d'essences suffisante pour qu'une épidémie nouvelle ne puisse provoquer le déboisement d'une région. Le secret de la santé, pour une communauté végétale ou animale, tient à ce que l'écologue anglais Charles Elton appelle « la conservation de la variété ». Nos difficultés actuelles résultent des idées simplistes de nos prédécesseurs en matière de biologie. Il y a seulement trente ans, les gens ne se doutaient pas qu'ils tentaient le sort en plantant à proximité les uns des autres un grand nombre d'arbres de la même espèce ; c'est pour cela que des villes entières ont bordé d'ormes leurs avenues et semé d'ormes leurs parcs, et pour cela aussi qu'aujourd'hui ces arbres meurent, et avec eux les oiseaux.

(...)

De toutes les parties du globe parviennent les échos du péril qui pèse sur les oiseaux dans notre monde moderne ; les détails diffèrent, mais le thème se répète ; tout ce qui vivait à l'état sauvage meurt dans le sillage des pesticides. Ainsi disparaissent en France des centaines de perdrix et de petits oiseaux depuis que le vignoble est traité avec un insecticide à l'arsenic, ainsi se vident en Belgique des chasses gardées, célèbres pour l'abondance de leurs perdrix avant que le pulvérisateur s'occupât des cultures voisines.

En Angleterre, le problème majeur semble être très spécifique : il est posé par l'habitude de plus en plus répandue de traiter les semences à l'insecticide avant de les mettre en terre. Il n'y a là rien de bien nouveau, mais jusque vers 1956 les produits de base utilisés pour ce traitement étaient des fongicides, qui ne semblaient pas affecter les oiseaux ; depuis, pour faire d'une pierre deux coups, on a ajouté au fongicide une substance destinée à combattre les insectes du sol : dieldrine, aldrine, ou heptachlore.

Le résultat ne s'est pas fait attendre. Au printemps 1960, un déluge de plaintes signalant des morts d'oiseaux s'est abattu sur tous les organismes britanniques susceptibles de s'y intéresser : le Trust Britannique pour l'ornithologie, la Société royale pour la protection des oiseaux (RSPB), et l'association Gibier à plume. « Le pays est comme un champ de bataille, a écrit un propriétaire du Norfolk ; mon gérant a trouvé d'innombrables cadavres, des masses de petits oiseaux... Pinsons, verdiers, linottes, fauvettes, et même pierrots... La destruction de toute cette faune est lamentable. » « Mes perdrix, a déclaré un garde-chasse, ont été anéanties dans les blés traités, et de même des faisans, des centaines d'autres oiseaux... Pour un homme qui a été garde-chasse toute sa vie, c'est un spectacle insupportable. J'ai le cœur serré de voir des couples de perdrix mortes ensemble. »

Le Trust Britannique pour l'ornithologie et la Société royale ont décrit dans un rapport rédigé en commun 67 hécatombes d'oiseaux, une bien faible partie des destructions du printemps 1960. Sur les 67 affaires, 59 étaient dues à des semences traitées, et 8 à des pulvérisations.

Une nouvelle vague d'empoisonnement a déferlé en 1961. La mort de 600 oiseaux sur une propriété du Norfolk a été signalée à la Chambre des lords ; 100 faisans ont été intoxiqués dans une ferme du Nord-Essex. Les pertes ne concernaient plus seulement 23 comtés, comme en 1960, mais 34 ; le Lincolnshire, l'un des plus cultivés, accusait le chiffre record de 10 000 oiseaux morts, mais les destructions touchaient l'ensemble des zones agricoles, de l'Angus aux Cornouailles, et d'Anglesey à Norfolk. L'inquiétude est devenue telle au printemps 1961 que la Chambre des communes a institué une commission d'enquête chargée de recueillir les témoignages des paysans, propriétaires terriens, fonctionnaires de l'agriculture et représentants des diverses organisations, officielles ou non, s'intéressant à la vie de la nature.

« Les pigeons tombent du ciel, tout d'un coup, morts », a déclaré un témoin. « Vous pouvez faire 200 ou 300 kilomètres en dehors de Londres sans voir un seul émouchet », a dit un autre. Des personnalités de l'Office de protection de la nature ont témoigné que, à leur avis, rien de semblable ne s'était jamais produit par le passé. « Jamais les animaux des champs et le gibier n'ont couru d'aussi grands risques dans ce pays. »

La commission ne disposait que de deux chimistes (l'un employé par le gouvernement, l'autre par la Société royale) pour analyser les victimes, ce qui était notoirement insuffisant. Les gens brûlaient les oiseaux morts, sur de grands bûchers, mais des carcasses ont pu être ramassées et analysées : toutes contenaient du poison, à l'exception d'une, celle d'un serpent. Or les serpents ne mangent pas les semences. Les renards ont dû être touchés aussi, indirectement, parce qu'ils se nourrissent de souris et d'oiseaux ; 1300 d'entre eux sont morts, en effet, entre novembre 1959 et avril 1960 ; la mortalité la plus importante s'est rencontrée dans les comtés où faucons, émouchets et autres oiseaux de proie avaient payé le plus dur tribut. On peut en conclure que le poison s'était répandu le long de la chaîne d'alimentation, partant des mangeurs de semence pour atteindre les carnivores à poils ou à plumes. Les renards intoxiqués se conduisaient comme les animaux empoisonnés à l'hydrocarbure chloruré : ils tournaient en rond, hébétés, à demi-aveugles, puis mouraient en convulsions. L'Angleterre, infestée de lapins, a pourtant bien besoin de ses renards.

Les témoignages ont convaincu la commission d'enquête que les animaux vivant à l'état sauvage étaient menacés de la façon « la plus alarmante » ; la Chambre des Communes a été priée d'agir pour que « le ministre de l'Agriculture et le secrétaire d'État à l'Écosse fassent interdire immédiatement le traitement des semences à l'aide de substances contenant de la dieldrine, de l'aldrine, de l'heptachlore, ou des produits chimiques aussi toxiques ». La commission a recommandé également des mesures destinées à contrôler que les produits chimiques soient bien essayés avant d'être mis sur le marché, dans des conditions analogues à celles de leur emploi dans la nature. On perçoit ici une grande lacune ; les essais des toxiques pratiqués par les industries chimiques ne signifient pas grand-chose : d'une part, ils sont effectués sur les pensionnaires habituels des laboratoires, rats, chiens, cobayes, et non sur les animaux des champs, les poissons et les oiseaux ; d'autre part, ils sont menés dans les conditions artificielles choisies par l'expérimentateur.

L'Angleterre n'est pas seule à devoir protéger les oiseaux des semences enrobées de toxiques. Les États-Unis ont eu à le faire, en particulier dans les rizières de Californie et du Sud. Comme certains têtards de triopes et nécrophores attaquent les plants de riz, on y traite les graines au DDT. Les gibiers d'eau et les faisans abondaient dans ces rizières, mais, depuis l'adoption de cette méthode, canards, merles et faisans disparaissent de plus en plus. Voici, décrits par un observateur, les symptômes de ce qu'on appelle la « maladie du faisani » : « L'oiseau recherche l'eau, est atteint de paralysie, puis agité de tremblements ; on le trouve ainsi sur les banquettes des fossés d'irrigation et des carrés de riz. » La « maladie » apparaît au printemps, comme par hasard ... après les semailles. Le DDT est employé à une concentration très supérieure à celle qui tue les faisans. Le danger que représentent ces semences a augmenté avec la découverte d'insecticides plus toxiques encore, l'aldrine, en particulier, qui remplace maintenant le DDT. Dans les rizières du Texas oriental, le canard fauve, un animal brun ressemblant à l'oie sauvage, a presque disparu. On a toutefois des raisons de penser que les paysans ne sont pas étrangers à ces destructions : ils cherchent à faire coup double, et emploient l'insecticide de manière à se débarrasser des merles en même temps. Malheureusement, tous les animaux de la rizière en pâtissent.

À mesure que se développe l'habitude de tuer — d'« éradiquer » toute créature ennuyeuse ou gênante —, les oiseaux deviennent la cible de plus en plus directe des distributeurs de toxiques. On entend parler de dissémination aérienne de produits aussi dangereux que le parathion, pour « réglementer » les concentrations d'oiseaux qui déplaisent aux paysans. Le service Fish and Wildlife s'est ému de cette pratique, qu'il a dénoncée en déclarant : « Les zones traitées au parathion peuvent être dangereuses pour l'homme et les animaux domestiques ou sauvages. » Dans le sud de l'Indiana, par exemple, des cultivateurs se sont associés pour louer un avion pulvérisateur, à l'été 1959, et traiter des terres alluviales au parathion. Cette région était très fréquentée par des milliers de merles qui se nourrissaient dans les champs de céréales du voisinage. Le problème posé par l'appétit de ces oiseaux était facile à résoudre ; il suffisait de remplacer les céréales cultivées là par d'autres aux épis plus enfoncés, que les becs des merles n'auraient pu atteindre ; mais les cultivateurs avaient été persuadés des vertus des poisons, et leur avion a exécuté sa mission destructrice.

Ils ont eu lieu d'être satisfaits. On a ramassé environ 65 000 merles et étourneaux ! Combien d'autres victimes sont restées inaperçues, nous ne le saurons jamais ! Le parathion ne choisit pas les merles ; il détruit tout. Des lapins, des rats laveurs, des opossums en promenade dans ces terres d'alluvions, et qui peut-être n'avaient jamais visité les champs de céréales voisins, ont été condamnés par des juges et un jury ignorant jusqu'à leur existence.

Et quel est l'effet de ce parathion sur l'homme ? Des ouvriers qui travaillaient dans des vergers de Californie sur des feuillages traités au parathion un mois plus tôt se sont trouvés mal, et n'ont échappé à la mort que grâce à l'habileté de leurs médecins. Que penser alors des enfants de l'Indiana qui vont comme tous les enfants courir les bois et les champs, explorer même les terres alluviales le long des rivières, dans leur désir, hélas déçu, de découvrir des coins de nature vierge ? Qui va surveiller la campagne pour prévenir le promeneur innocent que, dans certains champs, la végétation est recouverte d'un film mortel ? Tels sont les risques terribles pris par les cultivateurs, en toute impunité, dans leur inutile guerre contre les merles.

Dans tous ces cas, la même question monte aux lèvres : qui a pris la responsabilité de déclencher ces empoisonnements en chaîne, de lancer cette onde mortelle qui progresse en s'élargissant comme les rides créées à la surface d'un étang par la chute d'une pierre ? Qui a placé dans un des plateaux de la balance les feuillages que le scarabée aurait volés pour se nourrir, et, dans l'autre, les pitoyables amoncellements de plumes multicolores, les dépouilles des oiseaux victimes de l'aveugle furie des poisons insecticides ? Qui a décrété — qui a le droit de décréter au nom de légions de personnes que l'on n'a point consultées — que le bien suprême est un monde sans insectes, même s'il doit être aussi un monde stérile, privé de l'aile gracieuse d'un oiseau en vol ? Un tel choix a été fait par quelque esprit autoritaire, détenteur temporaire du pouvoir, profitant d'un moment d'inattention de millions d'humains pour qui la beauté et le monde ordonné de la nature ont encore une signification impérative et profonde.

Cinquième jour

« Des questions au quotidien » - Chantal Aubé, Radio Présence

« Nous provoquons étourdimement des situations écologiques dangereuses » *écrivait le père Kolvenbach, ancien supérieur général de la Compagnie de Jésus, dans « Nous vivons dans un monde brisé ».*

Durant des années, une radio chrétienne en Midi-Pyrénées a invité chacun de ses auditeurs à prendre conscience de sa responsabilité personnelle et concrète, face aux questions d'environnement :

« En juin 2007, Radio Présence a choisi d'ouvrir son antenne au développement durable grâce à une chronique hebdomadaire. Le développement durable, l'écologie, le respect de l'environnement, la protection de la planète, le respect de la Création... toutes ces expressions parlent de la même chose vue sous différents angles : la réalité est que hommes, animaux, plantes vivent dans des écosystèmes, en étroite dépendance les uns des autres. Nous n'avons qu'une seule planète pour vivre, à partager avec tous, ceux qui sont près et ceux qui sont loin, nos contemporains comme les générations futures.

Cette chronique a reçu le nom de « Développement durable au quotidien ». Certes, de grandes orientations doivent être prises par les états, les entreprises, les collectivités locales... Mais, chacun d'entre nous a des choix à faire, des questions à se poser chaque jour, dans toutes sortes de situations :

Le fromage, la viande, les légumes que j'achète sont-ils produits de manière durable, payés à un juste prix ? Pour tel déplacement, ai-je une alternative à la voiture ou à l'avion ? Suis-je prêt à mettre au second plan mes habitudes ? Si je pense à l'énergie, suis-je prêt à différer l'allumage du chauffage en me couvrant davantage ? Ai-je privilégié, dans mon budget, l'isolation de la maison ou l'installation de chauffe-eau solaire, de panneaux photovoltaïques ? Pour les achats que nous envisageons, me suis-je posé la question : « en ai-je vraiment besoin ? ». S'il s'agit d'un appareil, « est-il réparable ? », etc.

Pour nous, chrétiens, l'introduction de la brochure réalisée par la Conférence des Evêques de France, fin 2008 [nous dit] : « La sauvegarde de la création est un enjeu de notre temps... La motivation écologique des chrétiens et leur engagement pour un développement durable sont donc fondés principalement sur la solidarité qui nous unit aux hommes de partout, avec qui nous partageons le bien de la création... C'est pourquoi le message chrétien sur l'environnement ne se réduit pas au respect d'un contrat social d'une exploitation mesurée de la nature. Il propose de vivre une alliance avec les créatures et le Créateur, pour que le monde évolue dans l'harmonie que Dieu a voulue. C'est par fidélité à cette alliance que nous devons aller chercher de nouveaux modes de vie... La conversion chrétienne suppose une profonde estime pour le projet créateur de Dieu, la volonté d'en être partie prenante.»

« La dégradation de l'environnement » - Ivan Illich

L'importance de l'équilibre entre l'homme et la biosphère a été reconnue ; soudain elle commence à préoccuper beaucoup de gens. La dégradation de l'environnement est dramatique et spectaculaire. Pendant des années, à Mexico, la circulation automobile a régulièrement augmenté sous un ciel d'azur. Puis, d'un coup, le *smog* s'est répandu, il est devenu pire qu'à Los Angeles. Des poisons d'une puissance inconnue sont injectés dans notre biosystème. Pas moyen de passer l'éponge, ni de savoir comment ces poisons vont s'additionner pour, un jour réduire la planète, comme déjà le lac Érié ou le lac Baïkal, à une chose morte. L'anthropogénèse est évolution avec une niche cosmique. La terre est notre demeure. Et voici que l'homme menace sa demeure.

On voit d'ordinaire dans le surpeuplement, la surabondance et la perversion de l'outil les trois forces qui se conjuguent pour mettre en péril l'équilibre écologique. Paul Ehrlich souligne le fait que si l'on veut honnêtement contrôler la bombe démographique et stabiliser la consommation, on s'expose à être traité « d'antipeuple et d'antipauvre ». Il insiste : pour lui, « des mesures impopulaires (limitant à la fois les naissances et la consommation) sont le seul espoir qu'a l'humanité d'éviter une misère sans précédent ». Ehrlich, suivi d'autres avocats du degré zéro de croissance de la population, veut conjuguer contrôle des naissances et efficacité industrielle. De son côté, Barry Commoner met l'accent sur le fait que la perversion de l'outil, troisième inconnue de l'équation, est, pour la plus grande part, responsable de la récente dégradation de l'environnement. Il s'expose à la critique d'être un démagogue briseur de machines. Commoner, comme bien d'autres écologues, veut plutôt réoutiller l'industrie qu'inverser, à la racine, la structure de base de l'outil. La fascination provoquée par la crise écologique a limité la discussion sur la survie à la



considération d'un seul équilibre, celui que menace l'outil polluant. Mais ce débat reste unidimensionnel, donc sans objet, même si l'on y fait intervenir trois variables, chacune caractérisant un déséquilibre entre l'homme et son environnement. Le surpeuplement rend plus de gens dépendants de ressources limitées, la surabondance oblige chacun à dépenser plus d'énergie, et l'outil destructeur dégrade sans bienfait cette énergie.

Si l'on considère ces trois forces comme les seules menaces, et la biosphère comme l'objet menacé, deux questions – pas plus – méritent d'être discutées :

1. Quel facteur (ou quelle force) a le plus dégradé les ressources génériques, et lequel est le plus menaçant pour le proche avenir ?
2. Quel facteur, dans la mesure où il est réductible ou inversable, requiert de notre part le plus d'attention ? Les uns disent qu'il est plus facile de s'en tirer avec la population, les autres qu'il est plus aisé de réduire une production génératrice d'entropie.

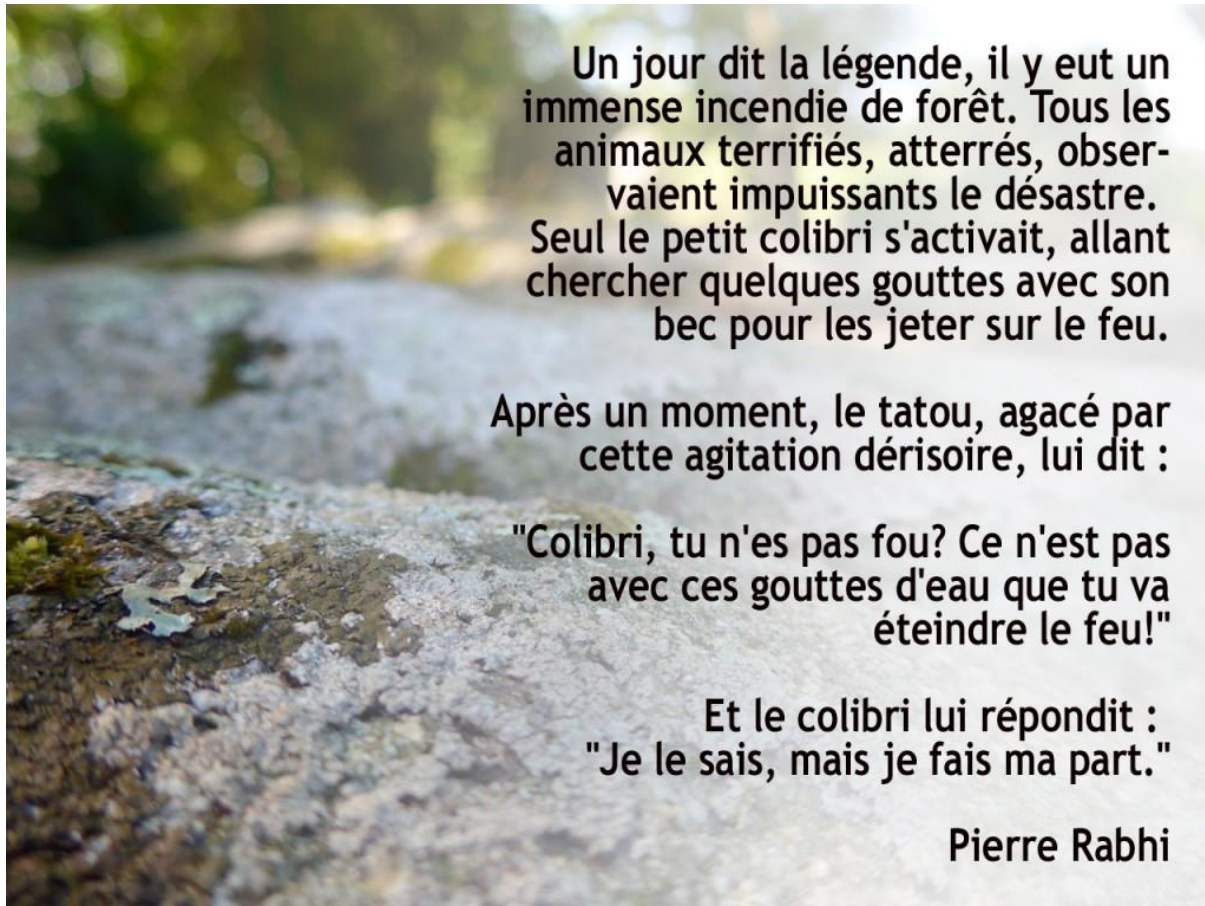
L'honnêteté oblige chacun de nous à reconnaître la nécessité d'une limitation de la procréation, de la consommation et du gaspillage ; mais il importe davantage d'abandonner l'illusion que les machines puissent travailler pour nous ou les thérapeutes nous rendre capable de nous servir d'eux. La seule solution à la crise écologique est que les gens saisissent qu'ils seraient plus heureux s'ils pouvaient *travailler* ensemble et *prendre soin* l'un de l'autre. Une telle inversion des vues courantes réclame de qui l'opère un certain courage intellectuel. En effet, il s'expose à une critique qui, pour n'être guère éclairée, n'en est pas moins douloureuse à recevoir : il ne sera pas seulement traité « d'antipeuple et d'antipauvre », mais aussi d'obscurantiste opposé à l'école, au savoir et au progrès. Le déséquilibre écologique est une surcharge qui se conjugue avec d'autres pour opérer, chacune dans une dimension particulière, la distorsion de l'équilibre vital. Plus loin, je montrerai que, dans une telle perspective, le surpeuplement est le résultat d'un déséquilibre de l'éducation, que la surabondance provient de la monopolisation industrielle des valeurs personnelles, que la perversion de l'outil est l'implacable effet d'une inversion des moyens en fins.

Le débat unidimensionnel mené par les tenants de divers remèdes miracles, qui conjuguent la croissance industrielle avec la survie en équité, ne peut qu'alimenter l'illusoire espoir que d'une façon ou d'une autre l'action humaine convenablement outillée répondra aux exigences du monde conçu comme Totalité-Outil. Une survie garantie bureaucratiquement dans de telles conditions signifierait l'expansion de l'industrialisation du tertiaire jusqu'au point où le guidage de l'évolution planétaire serait identifié à un système centralement planifié de production et de reproduction.

Selon les partisans d'une telle solution, esprits favorables à l'outillage, la conservation du milieu physique pourrait devenir le principal souci du Léviathan bureaucratique placé aux leviers qui règlent les niveaux de reproduction, de demande, de production et de consommation. Une telle réponse technocratique à la croissance démographique, à la pollution et à la surabondance ne peut être fondée que sur un développement accru de l'industrialisation des valeurs. La croyance en la possibilité d'un tel développement est elle-même fondée sur un postulat erroné, à savoir : « L'achèvement historique de la science et de la technologie a rendu possible le déplacement des valeurs, leur matérialisation en tâches techniques. Dès lors le problème brûlant est celui de la redéfinition des valeurs en termes techniques, comme éléments d'un procès technologique. Techniques, les nouvelles fins seraient opératoires non seulement à l'usage, mais lors du projet et de la construction de l'outillage. »

Le rétablissement d'un équilibre écologique dépend de la capacité du corps social à réagir contre la progressive matérialisation des valeurs et leur transformation en tâches techniques. Faute de quoi l'homme se trouvera encerclé par les produits de son outillage, enfermé à huis clos. Enveloppé par un milieu physique, social et psychique qu'il se sera forgé, il sera prisonnier de sa coquille-outil, incapable de retrouver l'antique milieu au sein duquel il s'était formé. L'équilibre écologique ne sera rétabli que si nous reconnaissons que seule la personne a des desseins, que seule elle peut travailler à les réaliser.

Sixième jour



<http://www.atelierdemma.com>

« L'autolimitation volontaire » - Pierre Rabhi

Je dois avouer qu'après la frugalité, parfois proche de l'indigence, vécue avec ma famille à partir de 1961 et durant une quinzaine d'années, pendant la phase pionnière de notre aventure cévenole, aujourd'hui, bénéficiant d'une prospérité certes raisonnable mais durement acquise, je suis obligé de me reposer à moi-même cette question : que veut dire au juste la sobriété que je prône ? Suis-je toujours en cohérence avec ce choix initial, dont l'état actuel de la société, en crise grave, renforce la pertinence et la nécessité, alors qu'après m'en être longtemps passé je jouis de la plupart des attributs de la modernité et du mode d'existence très dispendieux qu'elle impose ?

Certes, je n'ai ni yacht, ni jet privé, et n'en ressens ni désir ni frustration, mais la modeste prospérité dont il est question nous a permis, à côté de l'immense privilège de vivre au sein d'une nature magnifique, d'accéder à la plupart des innovations marquées du sceau du fameux progrès, censé améliorer la condition humaine. Me voici donc immergé dans une logique dont je récuse le fondement et où la limite entre sobriété et non-sobriété est devenue très floue.

En fait, bien que réprouvant sans appel toute forme de spoliation de l'homme, je suis obligé de constater qu'en dépit de mon empreinte écologique somme toute modérée je suis un capitaliste. Il me suffit, pour le vérifier, de séjourner dans un village d'Afrique sahélienne où nous menons des actions solidaires en faveur de l'agroécologie : j'y deviens objectivement un millionnaire. Car avec la seule contre-valeur financière de ma voiture d'une gamme moyenne, dont j'ai impérativement besoin comme outil de déplacement, chargé de livres et de documents pour mes conférences, un village africain de deux cents habitants pourrait, s'il devait les acheter et non les produire, subvenir à ses besoins alimentaires durant au minimum deux années. Et si je chiffrais mes modestes possessions et dépenses annuelles, la disparité deviendrait abyssale. Le système est fait de telle sorte que, si l'on prend comme référence, dans la hiérarchie de l'avoir, les besoins vitaux les plus légitimes, il y a beaucoup de capitalistes qui s'ignorent. On peut dire en toute logique que, sitôt après avoir satisfait aux nécessités vitales de base, indexées sur le niveau élémentaire de survie — nourriture, eau potable, abri, vêtements, soins pour tous —, et qui sont loin d'être couvertes sur la planète, on passe dans le domaine du superflu et de l'accumulation sans équité ni limites.

Si l'on examine l'ensemble de l'organisation, ou plutôt de la mauvaise organisation, qui répartit les biens nécessaires à la survie de chacun, l'autolimitation volontaire engendre *ipso facto* de l'équité. Si l'on veut instaurer sur notre planète commune une équité inspirée par les impératifs moraux, on est amené à dire que, tant que l'ensemble des êtres humains n'a pas accès aux ressources vitales, il y a spoliation. Tant qu'un seul enfant naît dépourvu de ce qui lui revient légitimement en tant qu'être vivant, il y a usurpation car les biens venus de la terre, qui sont encore abondants, sont dédiés à tous les êtres vivants qu'elle héberge et non à ceux qui, par le pouvoir politique, la loi du marché, les finances ou les armes, s'en attribuent la légitimité. Un tel hold-up est aujourd'hui entériné par des lois qui en font une norme que l'on ne peut remettre en question. Tant que cette malhonnêteté ne sera pas considérée comme illicite selon l'ordre et l'intelligence de la vie, l'humanité ne pourra être pérenne. Ainsi, misère, pauvreté et richesse cohabitent sur notre planète commune et créent des hiérarchies de l'avoir et du pouvoir débouchant sur toutes les répressions — le tout imputable à l'idéologie du toujours-plus illimité. Le fameux pouvoir d'achat aurait-il une signification hors de la logique en vigueur, qui ravale le citoyen au rang de vulgaire consommateur ? Un éventuel manque de ferveur à consommer ne peut en toute logique que lui être préjudiciable. Consommer, au risque de toutes les obésités physiques et psychiques, est de fait une sorte de devoir civique, reposant sur une manière d'ascèse inversée, où insatiabilité et insatisfaction alternées constituent les deux mamelles de l'économie. Gratitude, modération, pondération sont les sentiments et vertus *qu'Homo economicus*, rouage d'une gigantesque machine mondiale, doit résolument abolir, car ils sont dangereux pour le métabolisme de la pseudo-économie qui tient le monde à la gorge.

Encore une fois, comment, dans des contextes aussi compliqués, définir clairement ce que devrait être la sobriété ? D'autant que l'on sait aussi que, sans l'aide sociale de l'Etat et des organisations caritatives, une plus grande partie encore des citoyens des pays dits développés seraient dans un état de misère insoutenable. Cette situation mène inexorablement au surendettement des familles, qui s'ajoute à celui des Etats et d'un nombre toujours grandissant d'institutions communales, départementales, régionales... Ce que l'on n'ose appeler "récession" n'a pas besoin d'être nommé pour exister dans les faits. Vu les mécanismes pseudo-économiques qui régissent les rapports entre les nations et le fonctionnement dispendieux, quand il n'est pas somptuaire, des Etats, une telle situation ne peut qu'entraîner des dépôts de bilan en cascade parmi les Etats nations. Il est évident que les endiguements et palliatifs sociaux seront impuissants à contenir un phénomène irréversible, qui régit le vivre ensemble national et international. Cette situation réduit forcément à néant la capacité d'entretenir l'économie en amont par son travail et en aval par son pouvoir d'achat.

Le recours à la solidarité compassionnelle aura une fin, sans que l'on sache ce qui pourra bien en prendre le relais. Il ne sert à rien de produire des marchandises à vendre dans le même temps que, par l'exclusion, un grand nombre de citoyens ne peut plus les acquérir. La politique du pompier pyromane a le grave inconvénient de dédouaner les Etats de leur responsabilité à l'égard des citoyens qui les mandatent pour la gouvernance du destin collectif. Les défaillances et les incompétences sont telles que des révoltes incontrôlables, de plus en plus violentes, vont à l'évidence se multiplier en s'amplifiant si la gouvernance mondiale persiste à entretenir la logique inhumaine qui produit souffrance et indifférence.

Il est évident que, pour les catégories les plus pénalisées, le principe de sobriété n'a aucun sens et pourrait légitimement être interprété comme une provocation, ou de la dérision. Bien sûr, les êtres spoliés de leur droit légitime à l'existence ne pourront se contenter d'une solidarité compassionnelle, en lieu et place de la responsabilité de soi-même que la société doit impérativement permettre à chacune et à chacun. La sobriété, dans ce cas, devient facteur de justice et d'équité, mais cela nécessite obligatoirement de renoncer au modèle actuel, fondé sur la toute-puissance du lucre et à lui dévoué. Nous ne dirons jamais assez que, sans renonciation à celui-ci, rien n'est possible. L'observation objective des faits met en évidence la nécessité absolue d'un paradigme plaçant l'humain et la nature au cœur de nos préoccupations, ainsi que l'économie et tous nos moyens à leur service.

On me demande souvent ce que j'entends par cette "sobriété heureuse" que je prône comme une sorte d'antidote à la société de la surabondance sans joie dans laquelle les pays dits développés se sont enlisés. Au-delà d'un concept séduisant, esthétique ou poétique, cette idée résonne en moi comme une nécessité inspirée par une analyse des faits objectifs et quantifiables, qui déterminent, à mon avis, l'avenir de la façon la plus rigoureuse. J'avais adopté le terme de "décroissance soutenable", proposé par l'économiste roumain Nicholas Georgescu-Roegen ; j'en ai fait l'argument central de ma précampagne électorale à l'élection présidentielle de 2002 ; j'ai dû renoncer à ce terme au motif qu'il suscitait beaucoup de malentendus, mais pas à l'analyse et aux postulats économiques que Roegen proposait et qui me paraissent toujours extrêmement pertinents. Car, pour cet économiste singulier, la seule économie qui vaille est celle qui produit du bonheur avec de la modération. Cette conception est pour moi depuis longtemps une évidence, comme je l'ai déjà exprimé.

La problématique que pose Roegen avec lucidité finira par s'imposer, tout simplement parce qu'elle est réaliste. Car, au train où va leur prélèvement par une minorité acquise au credo de la croissance indéfinie, et de toujours plus de finance, l'épuisement des ressources évolue selon une courbe exponentielle. En choisissant le modèle de développement responsable du désastre, les pays émergents contribuent à accélérer un processus qui ne peut qu'être fatal à l'espèce

humaine. Faut-il encore et encore le redire ? On ne peut appliquer à une planète naturellement limitée un principe artificiel illimité.

En même temps que le réenchantement du monde que nous aurons à accomplir, la beauté étant à l'évidence une nourriture immatérielle absolument indispensable à notre évolution vers un humanisme authentique, nous devons également et impérativement trouver une façon juste d'habiter la planète et d'y inscrire notre destin d'une manière satisfaisante pour le cœur, l'esprit et l'intelligence. J'entends par beauté celle qui s'épanouit en générosité, équité et respect. Celle-là seule est capable de changer le monde, car elle est plus puissante que toutes les beautés créées de la main de l'homme, qui, pour foisonnantes qu'elles soient, n'ont pas sauvé le monde et ne le sauveront jamais. En réalité, il y va de notre survie. Le choix d'un art de vivre fondé sur l'autolimitation individuelle et collective est des plus déterminants ; cela est une évidence.

PIERRE RABHI, *Vers la sobriété heureuse*, Actes Sud - BABEL, p. 105-110.

Septième jour : Appel à la conversion collective

Le beau visage du crucifié - Eloi Leclerc

Quel fut donc ce grand émerveillement qui poussa François vers la maison des lépreux ? Tandis qu'il priait dans la petite église Saint-Damien, les yeux fixés sur le crucifix byzantin, il fut saisi par le beau visage du Crucifié, ce visage de paix et de lumière où se lisaient à la fois toute la détresse des hommes et toute la jeunesse du monde. Dans cette vision, il n'y avait plus, d'un côté, la beauté de la terre et, de l'autre, les humiliés. Il n'y avait plus, d'une part, le soleil, la lumière et, de l'autre, les hommes de l'ombre. Le plus beau des enfants des hommes était descendu lui-même dans l'ombre. Il avait saisi le destin des humiliés au cœur du sien pour le remplir de sa lumière. Et sur son visage de crucifié rayonnaient cette lumière et cette paix.

Ce fut, dans le cœur de François, le grand émerveillement qui le jeta littéralement hors de lui : « Le Seigneur, écrit-il dans son *Testament*, me conduisit lui-même parmi les lépreux. Je me mis à les soigner de tout cœur. Et, au retour, ce qui m'avait semblé si amer s'était changé en douceur pour l'esprit et pour le corps. »

François ne devait jamais oublier ce visage de paix et de lumière, où se rencontraient le destin des humiliés et toute la poésie du monde. Transfiguré par ce regard, il invitera ses frères « à se réjouir quand ils se trouvent parmi des gens de basse condition et méprisés, des pauvres et des infirmes, des malades et des lépreux, et des mendiants des rues ² ».

Le Christ crucifié ne se laisse pas représenter selon les canons de la beauté grecque : une beauté olympienne qui plane au-dessus de nos déchirements. Cette beauté-là ne descend pas dans nos enfers, elle les domine. La beauté qui rayonne sur le visage du Crucifié est d'un autre ordre. Elle est celle d'une bonté qui a partagé les souffrances de l'humilié pour qu'advienne un monde plus beau, plus fraternel. Dans les plaies du Crucifié chantent nos plaies transfigurées. Et ce chant est celui d'un monde réconcilié, où la beauté elle-même retrouve sa plénitude de sens.

La vision émerveillée du beau visage du Crucifié accompagnera François tout au long de sa vie. Et il lui sera donné sur l'Alverne, au milieu de la grande nature, et dans l'éclat du matin, de contempler le Crucifié sous l'aspect d'un être lumineux, d'une fascinante beauté, réunissant dans un regard de bonté toute la souffrance de la terre et la beauté du monde.

J'ai raconté plus haut comment, au cours de notre transfert du camp de Buchenwald à celui de Dachau, dans notre wagon putride, nous avons chanté le *Cantique du Soleil* pour accompagner notre frère qui se mourait d'épuisement. Et je disais que ce chant de lumière nous était venu spontanément, irrésistiblement, comme une force de résurrection, au milieu de notre enfer. Et je m'étais posé la question : pourquoi ce chant dans cette tragédie ?

La réponse, je la trouve dans l'esprit d'Assise. Cultiver la beauté, sans s'ouvrir à la misère des hommes ou pour la fuir, est une opération stérile. C'est se condamner à ne jamais connaître le grand émerveillement. Mais, d'autre part, vouloir venir en aide aux méprisés, aux humiliés, sans leur apporter la lumière de la beauté, c'est ajouter au mépris et manquer la vraie fraternité. Le véritable ré-enchantement du monde ne peut naître que de la rencontre fraternelle des humiliés et de la beauté. C'est seulement quand on voit briller dans le regard des humiliés l'éclat de frère Soleil, avec toutes les couleurs du ciel et de la terre, que l'on peut dire en vérité : aujourd'hui, c'est Pâques sur le monde ; aujourd'hui s'ouvrent nos tombeaux. Le Christ de nos abîmes est aussi celui de nos résurrections.

ELOI LECLERC, *Le soleil se lève sur Assise*, Paris, DDB, p. 110-111.



<http://www.reginamundi.info/CrocifissoSanDamiano/>

Huitième jour : La résurrection

« Le cœur léger » - Eloi Leclerc

De cette humilité fondamentale, qui fraternise avec toutes les créatures et qui respecte la vie dans ses moindres formes, découlent aussi la paix et la douceur qui caractérisent l'esprit d'Assise. L'homme retrouve ici un « cœur léger ».

Un « cœur léger », j'ose employer cette expression qui risque d'être mal comprise, tant la réalité qu'elle exprime est devenue chose rare. Dans son roman *La Vie simple*, l'écrivain allemand Ernst Wiechert fait tenir à deux de ses personnages un dialogue étrange. Le capitaine de corvette Thomas von Orla, qui, après une guerre perdue, s'est retiré dans la solitude pour mener une vie simple et retrouver la paix du cœur au contact de la nature, pose à l'un de ses visiteurs et amis une question tout à fait insolite :

« Est-ce que vous vous couchez tous les soirs, le cœur léger ?

— Grand Dieu, Orla, s'exclame l'autre. Quelles drôles de choses vous pouvez dire ! "Le cœur léger"... Si seulement je savais ce que c'est... Non, je ne sais pas ce que c'est, même pas de mémoire. Le cœur léger... mon Dieu, dire qu'il peut y avoir de tels trésors !...

— Mais alors, de quel cœur donc ? insiste Thomas.

— Mais le cœur lourd, naturellement, Orla. Une pierre dans la poitrine !... Avez-vous jamais regardé, dans les yeux, la femme du forestier là-bas ? ¹ Et vous voulez ensuite avoir le cœur léger ? Mon cher Orla, seuls ont le cœur

1. Cette femme voyait toujours son fils mourant dans les flammes de son bateau, durant la guerre.

léger les gens qui peuvent fermer les yeux et dire : Viens-t'en, mon rêve aimé, et enrobe-moi !... La mort ne connaît pas de rêves, mon cher Orla. »

Puis il ajoute : « Je pense parfois, et même jusqu'au bout, comprenez-vous ? Pouvoir penser jusqu'au bout est un lourd destin. »

Penser jusqu'au bout, c'est là assurément un bien lourd destin. Mais qui peut penser jusqu'au bout ? Grâce au progrès des sciences et des techniques, la puissance de l'homme sur le monde n'a cessé de croître. Ses ambitions aussi. Aujourd'hui, l'homme se croit volontiers capable d'aller jusqu'au bout. Connaître le fond des choses et s'en rendre maître, c'est son rêve. Un rêve fou de puissance. Car il ne s'agit plus seulement de soulager la peine des hommes, de les délivrer de leurs maux physiques et moraux, mais de se rendre maître de la vie et d'arriver à créer un autre homme et même un surhomme.

Dans cette perspective, des hommes comme Hitler, Staline, Pol Pot, etc., ne sont pas des êtres différents de nous ; ils sont de purs produits de notre humanité moderne. Ils expriment sans retenue son ambition, son rêve : le rêve de la maîtrise complète du monde, de la nature, de la vie et de l'histoire. Leurs entreprises démentielles et criminelles procèdent du même esprit que celui des chercheurs et des savants qui veulent aller jusqu'au bout et se rendre maîtres absolus de la vie. Et cela au mépris du vivant lui-même. Quelle jubilation dans les laboratoires si l'on arrivait à créer un être humain qui ne devrait rien à la nature ! Un être humain qui serait l'ouvrage de l'homme. Sans père ni mère. Comment ne pas voir dans cette tentative une révolte contre l'existence humaine, telle qu'elle est donnée par Dieu : un coup d'État contre la toute-puissance divine, une mainmise sur la vie et sur le pouvoir créateur ?

L'homme est devenu capable d'un tel défi. Mais il y a le revers de la médaille. Tandis que croît sa puissance, l'homme voit grandir une ombre qui le suit et le domine : l'ombre de la puissance, l'angoisse. Il ne sait plus où il va. Plus rien ne le protège. Que pèsent désormais les droits de l'homme devant ce rêve fou de la puissance qui ne recule devant rien, qui s'arroge tous les droits sur la vie, y compris celui de décider qui mérite de vivre ?

L'homme moderne ne connaît plus la joyeuse et profonde confiance dans la vie. Il n'y a plus de communion fraternelle entre lui et la nature. Pas davantage entre lui et ses semblables. Il est seul dans l'ombre de sa puissance, menacé de mille dangers.

Rien, absolument rien ne pourra lui rendre l'allégresse de la vie, la joie innocente d'exister, si ce n'est un retour à cette « humilité principielle » dont parle Lévi-Strauss et dont François d'Assise nous donne l'illustration.

L'on voit la profondeur et l'actualité du message de « l'humble François ». La relation de l'homme à l'homme passe par la relation de l'homme à la nature. Celle-ci est fondamentale. Elle n'est pas seulement d'ordre biologique ou économique ou esthétique. Elle est aussi d'ordre moral. Si la relation de l'homme à la nature est vécue sous le signe de la toute-puissance, c'est la relation de l'homme à l'homme qui s'en trouve elle-même menacée. On peut invoquer tous les droits de l'homme que l'on voudra, ceux-ci ne seront pas respectés si la relation de l'homme à la nature ne s'épanouit pas dans le respect de la vie et des créatures.

Et c'est pourquoi l'homme moderne a le cœur si lourd. Sur le chemin de la puissance, où il s'avance à grands pas, il a le cœur de plus en plus lourd. Il faut avoir le courage de le reconnaître : nous n'avons pas le cœur léger ; nous ne savons plus ce qu'est le cœur léger. Le Christ disait : « Venez à moi, vous tous qui ployez sous le fardeau et moi je vous soulagerai » (Mt 11,28-30). Il a ôté la lourde pierre qui pesait sur notre destin. Et nous nous sommes empressés de la remettre.

Le cœur léger — on le voit à l'évidence chez François d'Assise — tire sa force et sa sérénité du rapport intime qu'il entretient avec la source de la vie et de l'être : « Un rapport de caractère filial, qui lui permet de se comporter comme un enfant en présence de l'ultime secret des choses » et de trouver sa joie en son Créateur.

De là découle cette sécurité dernière dans l'existence, qui ne se laisse troubler par rien. De là cette confiance heureuse et cette joie divine d'exister. « Je te remercie, Seigneur, de m'avoir créée », disait sœur Claire, peu de temps avant de mourir. La parole de Claire est le fidèle écho du chant de François. En vain chercherait-on dans ce chant la moindre trace d'angoisse, même devant la mort. Il a l'éclat du matin, à l'heure où le soleil se lève et où aucune piste ne court encore dans la rosée.

Si on avait demandé à François ce qu'est précisément le cœur léger, il n'aurait certainement pas répondu par une définition abstraite. Il vivait, il chantait et il allait d'un pas si léger qu'il ne soulevait même pas la poussière du chemin. Et sa réponse aurait eu la légèreté de son cœur :

« Tu me demandes ce qu'est le cœur léger ? Écoute :

« Un oiseau chante dans le jardin. Ne le dérange pas. Fais-toi le plus petit possible, le plus effacé, le plus silencieux. Écoute-le. Ne cherche pas à l'attraper, à l'apprivoiser. C'est la création qui chante. Et son chant est celui de son Créateur.

« Des roses s'épanouissent dans le jardin. Laisse-les fleurir. Ne tends pas la main pour les cueillir. Réjouis-toi de les voir si belles, si fraîches. C'est le sourire du Créateur.

« Et surtout, surtout, si Dieu vient à fleurir dans ton jardin, ne cherche pas à le ramener à toi. Laisse Dieu être Dieu. Réjouis-toi seulement de ce qu'il est Dieu. Qu'il fleurisse dans ton jardin ou dans celui du voisin, peu importe. Il est Dieu, cela suffit.

« Et si tu rencontres un misérable, un être douloureux ou désespéré, tais-toi, écoute-le. Emplis tes yeux de sa présence, de son existence, jusqu'à ce qu'il découvre lui-même dans ton regard qu'il existe vraiment et que tu es son frère. Alors tu trouveras les gestes et les mots qui conviennent. Et peut-être n'y aura-t-il rien à dire ou à faire ? Il existe. Tu l'as fait exister. Tu as été Dieu pour ton frère.

« Alors tu entendras toi aussi le chant de la flûte neuve. Tu ne seras pas un violent, un conquérant, un rapace. Tu connaîtras la joie divine d'exister. Tu auras le cœur léger. »

ELOI LECLERC, *Le soleil se lève sur Assise*, Paris, DDB, p. 117-121.

« Demander instamment la consolation » Discours du Pape aux membres de la 36^{ème} CG (Première partie)

On peut toujours faire un pas en avant dans la demande insistante de la consolation. Dans les deux Exhortations Apostoliques et dans *Laudato Si*, j'ai voulu insister sur la joie. Dans les Exercices, Ignace nous fait contempler « le ministère de consoler » les amis comme étant le propre du Christ Ressuscité (E.S. 224). C'est le ministère propre de la Compagnie, de consoler le peuple fidèle et d'aider avec discernement à ce que l'ennemi de la nature humaine ne nous vole pas la joie : la joie d'évangéliser, la joie de la famille, la joie de l'Eglise, la joie de la création... Qu'il ne nous la vole pas, ni par le désespoir devant l'amplitude des maux du monde et des malentendus entre ceux qui veulent faire du bien, ni ne nous la remplace par des fausses joies à portée de main dans n'importe quelle entreprise humaine.

Ce « service de la joie et de la consolation spirituelle » s'enracine dans la prière. Il consiste à nous encourager et à encourager tous à « demander instamment la consolation à Dieu ». Ignace le formule de manière négative dans la 6^{ème} Règle de la Première Semaine quand il dit qu'« il est très profitable de se changer vigoureusement soi-même face à cette désolation » (E.S. 321). Tirer profit en pensant « au peu dont il est capable dans le temps de la désolation » (E.S. 324). Pratiquer et enseigner cette prière de demande et de supplication pour la consolation constitue le principal service qu'on rend à la joie. Si quelqu'un ne se croit pas digne (chose très commune dans la pratique), au moins qu'il insiste dans la demande de cette consolation par amour du message, puisque la joie est constitutive du message évangélique, et qu'il la demande aussi par amour pour les autres, pour sa famille et pour le monde. Une bonne nouvelle ne peut pas être donnée avec un visage triste. La joie n'est pas un plus décoratif, c'est un indice clair de la grâce : elle indique que l'amour est actif, opérant, présent. C'est pourquoi la chercher ne peut pas se confondre avec la recherche « d'un effet spécial », que notre époque sait produire en vue de consommer ; mais on la cherche dans son critère existentiel qui est la « durabilité » : Ignace ouvre les yeux et s'éveille au discernement des esprits lorsqu'il découvre cette différence de valeur entre les joies durables et les joies passagères (Récit 8). C'est le temps qui lui donnera la clé pour reconnaître l'action de l'Esprit.

Dans les Exercices, le « progrès » dans la vie spirituelle se donne dans la consolation : il s'agit d'« aller du bien au mieux » et de « tout accroissement d'espérance, de foi et de charité, et de toute allégresse intérieure » (E.S. 316). Ce service de la joie est ce qui a conduit les premiers compagnons à décider de ne pas se séparer mais d'instituer la Compagnie. Ils échangeaient et partageaient spontanément ce compagnonnage dont la caractéristique était la joie qu'ils avaient de prier ensemble, de sortir pour être en mission ensemble et se réunir à nouveau, à l'imitation de la vie du Seigneur avec ses apôtres. Cette joie de l'annonce explicite de l'Evangile –à travers la prédication de la foi et la pratique de la justice et de la miséricorde– est ce qui portait la Compagnie à aller dans toutes les périphéries. Le jésuite est un serviteur de la joie de l'Evangile aussi bien lorsqu'il travaille comme un artisan, en conversant et en donnant individuellement les exercices spirituels, aidant la personne à trouver ce « lieu intérieur d'où lui vient la force de l'Esprit qui le guide, le libère et le renouvelle », que lorsqu'il agit structurellement en organisant les œuvres de formation, de miséricorde, de réflexion, qui sont une expansion institutionnelle de ce point d'inflexion où se trouve l'effacement de la volonté propre et l'entrée en action de l'Esprit. Michel de Certeau le disait bien : les Exercices sont « la méthode apostolique par excellence », puisque qu'ils rendent possible le « retour au cœur, début d'une docilité à l'Esprit qui réveille et pousse l'exercitant à une fidélité personnelle à Dieu ».